

Tiphaine Calmettes

Née le 13/10/1988

19 rue Charles V - 75004 PARIS

06 70 11 66 95

tiphaine.calmettes@gmail.com

<http://tiphaine.calmettes.syntone.org/>



COMPOSER – RECOMPOSER

Par le biais de l'assemblage, je tente de créer des liens parfois formels, parfois narratifs ou encore par associations d'idées entre des images issues de l'expérience et/ou du document. Partant de l'image comme matrice, les objets représentés deviennent des sculptures venant ainsi se confronter – parfois de manière anachronique – à de nouvelles réalités. Se tissent alors d'autres rapports entre les éléments dans lesquels leurs matérialités et les accidents de parcours ajoutent une strate à leur histoire, créant ainsi une nouvelle distance avec leurs sources.

Paysages désertés, architectures inabouties, formes errantes, ces images sont relatives à un état transitoire, une perte de fonction, une latence, un déracinement, les objets choisis nous ramènent à un état de manque, de perte. Une forme de dégénérescence apparaît liée au déplacement, à la reproduction ; à l'image du modèle de jardin zen dans un hall d'immeuble.

Si les traces du passé peuvent se voir comme des signes du futur, je m'applique à fouiller dans cette mémoire qui n'existe que par les documents qu'on en a. Je tente de me la réapproprier en lui donnant corps, afin d'appréhender le rapport entre l'image du monde qui m'est donné et ce que je peux en faire.

NE FAUT-IL RÉCOLTER QUE CE QUE L'ON SÈME ?

La proposition de l'artiste Tiphaine Calmettes, Ne faut-il récolter que ce que l'on sème ?, s'incarne sous la forme d'une herboristerie transformable, qui fait tout autant office de salon de thé que d'espace de jeu pour redécouvrir les vertus multiples des dites « mauvaises herbes ». À partir des plantes et de leurs usages, l'artiste initiera les visiteurs aux pratiques ancestrales des guérisseurs, chamanes, ou sorcières qui, s'ils ont été souvent traînés ou brûlés sur « la place publique », ont peut-être aujourd'hui quantité d'histoires et de « savoirs sauvages » à nous transmettre pour refaire de nos espaces « publics » des lieux du commun.

Camille Louis



«Ne cherchons-nous pas, à l'image de ces plantes rudérales, à s'insérer dans les fissures du béton, nourrissant imperceptiblement la terre qui s'y cache jusqu'à le faire exploser ?.»

SOUS LES PAVÉES LE PLANTES, 2017
LECTURE PERFORMÉE, 80'





DÉTAIL, SOUS LES PAVÉES LE PLANTES, 2017

Il se passera certainement, au cours de l'exposition Les mains baladeuses, une scène mystérieuse qui se répétera à plusieurs reprises : des visiteurs, au lieu de flâner mollement, le buste libre de toute contrainte, le regard dirigé vers les murs ou le sol, serpenteront chez Arnaud Deschin, galerie, le visage embrumé adhérent à un inhalateur de plastique. Au commencement des repas qu'elle entend organiser, Tiphaine Calmettes souhaiterait que les « regardeurs » se muent, le temps d'un prologue, en respirateurs. Marcel Duchamp, dont la déclaration est fort connue – « J'aime mieux vivre, respirer, que travailler » – a évoqué dans ses textes les buées, les odeurs, les exhalaisons. Mais d'inhalations, point. On peut imaginer pourtant que l'objet, avec ses connotations sexuelles et son caractère doucement inquiétant, n'aurait sans doute pas déplu à l'artiste.

Imaginer déambuler dans une exposition et être moins obnubilé par ce qu'il y a à voir que ce qu'il y a à sentir ressemble là à un rêve de nez ; toutefois Tiphaine Calmettes ne recherche pas nécessairement l'annulation d'un sens par la domination d'un autre. Au contraire, tous devraient être sollicités au cours de cette exposition, dont le titre appellerait pourtant plus celui du toucher. Une des premières « mains baladeuses » éparpillées dans cette présentation nous conduit justement à ce pas de côté nécessaire : le geste de l'admoniteur n'expose pas de récit exemplaire mais pointe le mur grêlé de la galerie. Ce que nous devons retirer de l'exposition est à portée d'œil, de doigt, d'oreille, de nez voire de papilles, pour autant que l'on s'y attarde un peu. Les mains baladeuses s'organise en effet en deux temps : celui à proprement parler de l'exposition, et celui des repas, inhalateurs compris.

Les repas, qui forment le point de départ du projet de l'artiste, organisés en collaboration avec la chef Virginie Galland, héritent d'une vaste tradition de l'art de la seconde moitié du XXe siècle, Daniel Spoerri en tête. Mais le caractère pantagruélique et joyeusement décadent de certains repas du « chef Daniel » sont bien éloignés des dégustations de Tiphaine Calmettes, pendant lesquelles on ne s'empiffrera guère : l'inhalation d'armoise évoquée plus haut introduit plutôt une interrogation sur les plantes sauvages urbaines déclinée en différents plats – mousse de pissenlit, racines fumées, beignets de lichens, gaspacho lobulaire, chartreuse en coque de noix et autres appellations éminemment poétiques. Cueillies lors d'explorations parisiennes, ces plantes appellent plus à une sorte de rituel sacré au cours duquel l'inhalation transforme la mise en bouche en mise en nez. Gardera-t-on en nez lors du repas l'armoise liminaire ? Ou, pour le dire autrement : se pourrait-il que sans pour autant avoir eu l'impression de toucher, nous ayons pu néanmoins respirer dans sa totalité une œuvre d'art ?

Pour celles et ceux qui ne pourront participer à ces repas, l'exposition s'organise comme un rappel de ces possibles expérimentations gustatives, et offre elle aussi son lot de sensations épidermiques : si le goût n'est plus convoqué, l'odorat se voit chatouillé par la compagnie imposante d'un alambic produisant tout au long de la journée un gargouillement régulier, signe de la production en cours d'une eau florale naturelle. La table utilisée pour les repas est présentée séparée de ses tréteaux, et développe une mousse dont on ne peut discerner si elle est la moisissure désolée d'une ruine abandonnée ou au contraire un renouveau fourmillant de jeunes pousses désireuses de s'étendre. Peut-être les deux à la fois, car Tiphaine Calmettes aime cultiver l'ambiguïté. Elle se situe probablement dans la lignée d'ainés qui ont su eux aussi transformer la moisissure, en faire

un sujet d'étude mélancolique mais pourtant tourné vers des formes de renouveau : en cela, elle se situe plutôt du côté des élevages bactériens vivement colorés d'un HA Schult ou encore des expérimentations pseudo-scientifiques d'un Peter Hutchinson plutôt que des tas déliquescents de Dieter Roth. On ne s'étonnera pas de découvrir, dans son travail antérieur, des figures proliférantes comme des champignons lignivores, qu'elle a fait éclore à travers des photographies, ou un corail dont elle a moulé une reproduction d'après une gravure. L'humidité, et par là même une source potentielle d'existence, l'a intriguée pour Les mains baladeuses, au même titre que la sécheresse : les champignons, les coraux précédemment évoqués ont côtoyé les cactus, les cailloux et la terre. D'ailleurs, l'hypertufa qu'elle utilise pour ses structures est un matériau passablement ambivalent, mêlant notamment le ciment supposément stérile à de la tourbe fertile. Comme dans les friches urbaines où les plantes rudérales viennent reprendre leurs droits, la table que Tiphaine Calmettes expose verticalement ou horizontalement est en perpétuelle évolution, se couvrant au gré des jours et des arrosages de mousses et de lichens. Les jeux d'allers-retours qu'elle opère entre le naturel et l'artificiel se poursuivent dans Les mains baladeuses, à la suite d'œuvres plus anciennes où elle manipulait légèrement des objets de façon à en rendre la lecture biaisée ou malaisée : ainsi d'un cactus globulaire dont elle avait collé minutieusement les épines entre elles de façon à former un dôme géodésique très peu spontané, ou encore d'une pierre brute taillée de façon à ce que son ombre forme une pointe parfaite.

Pour cette exposition, l'artiste propose un espace de réflexion, dans lequel l'arpentage des friches urbaines et la cueillette de leurs plantes comestibles ou médicinales, sont d'abord des gestes micropolitiques. Les mains baladeuses, ce sont ces mains capables de piquer, de gratter, de pincer, de racler, d'offrir mais aussi de serrer le poing. Mais là encore, le geste que l'on imagine vindicatif voire belliqueux renferme au creux des doigts des graines qui ne demanderaient qu'à être tirées de leur ensommeillement. Tiphaine Calmettes n'est pas activiste, ni même agricultrice : ses poings en argile, imaginés d'après les nendo dango de Masanobu Fukuoka, destinés à être lancés dans les champs et à laisser la nature agir sur elle, sont exposés en état de latence. Fukuoka avait fait du principe de non-agir la base de sa théorie agricole dans les années 1970, un principe que Marcel Duchamp aurait assurément apprécié. Tiphaine Calmettes, elle, laisse le champ libre à la spéculation : il est bien évident que l'imagination, si on la laisse suffisamment reposer, germe.

Camille Paulhan





LES SILHOUETTES, 2017
BÉTON, MÉTAL, MOUSSES VÉGÉTALES, LICHENS, CHAMPIGNONS
97,5 X 95 X 95 CM
COURTESY ARNAUD DESCHIN GALERIE, PARIS

LES SILHOUETTES, 2017
BÉTON, MÉTAL, MOUSSES VÉGÉTALES, LICHENS, CHAMPIGNONS
120 X 60 X 60 CM
COURTESY ARNAUD DESCHIN GALERIE, PARIS



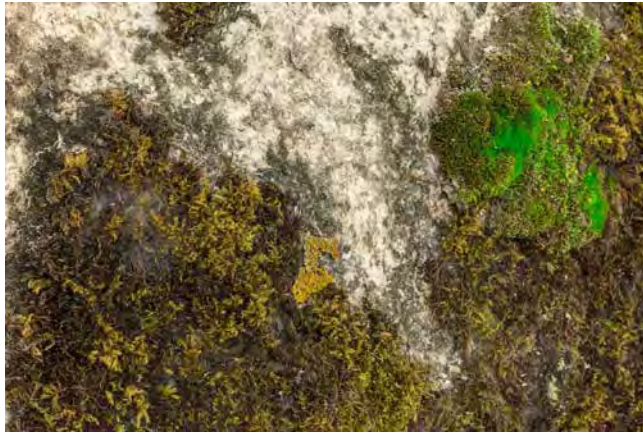
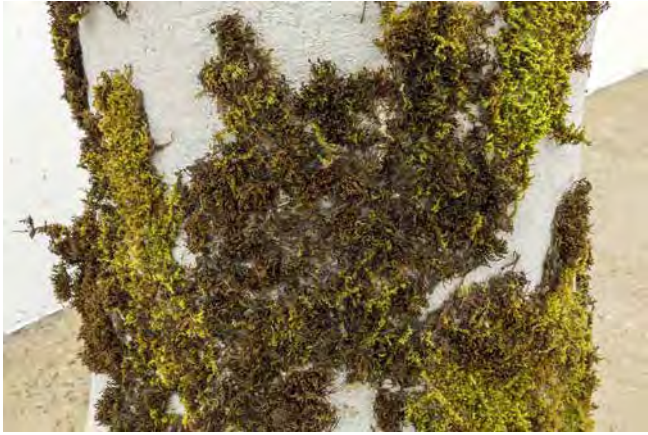


LES SILHOUETTES, 2017
BÉTON, MÉTAL, MOUSSES VÉGÉTALES, LICHENS, CHAMPIGNONS
150 X 60 X 41,5 CM
COURTESY ARNAUD DESCHIN GALERIE, PARIS



RUDUS, 2017

BÉTON, MÉTAL, MOUSSES VÉGÉTALES, LICHENS
TRÉTEAUX DE MAÇON, MÉTAL, ARGILE CRU
100 X 80 X 200 CM - DIMENSIONS VARIABLES
COURTESY ARNAUD DESCHIN GALERIE, PARIS





LECTURE GUSTATIVE, 2017
120 MN
COURTESY ARNAUD DESCHIN GALERIE, PARIS



NENDO DANGO, 2017
TERRE GLAISE, TERRAUX, GRAINES
DIMENSIONS VARIABLES
COURTESY ARNAUD DESCHIN GALERIE, PARIS

POINTER, 2017
ARGILE, MÉTAL
8 X 15 X 11 CM
COURTESY ARNAUD DESCHIN GALERIE, PARIS





DORMANCE, 2017
GRAINES DE LÉGUMINEUSE, FIL DE NYLON
180 X 115 CM
COURTESY ARNAUD DESCHIN GALERIE, PARIS

27/02/17

J'ai donc pris la route vers 11h30 au volant de la voiture gracieusement prêtée par Martin bercée par le CD de music classique qu'il m'a également offert.

Il m'a fallu une éternité pour arriver jusqu'à ma première étape : Arborétum Mlyňany. Autant je contrôle la petite boule bleue en ville à pied, mais avec la voiture en plus c'est tellement vite fait de rater une sortie... Arborétum Mlyňany est un jardin botanique, autant dire que la période hivernale, n'est pas la meilleure pour visiter ce genre d'endroit, même s'il s'en dégage inévitablement une forme de charme. Toutes les indications étaient évidemment en Slovaque, des petites étiquettes accrochées aux branches nues des arbres virevoltaient, muette à mon égard.

Rejoindre les étoiles pointées sur ma google map dans l'idée de collecter des images à travers la Slovaquie, c'est ainsi que cette exposition a commencé à prendre forme. Mais l'histoire a débuté un peu plus tôt avec l'analyse que fait Muriel Pic de l'oeuvre de G.W. Sebald. Dans sa lecture du travail de l'écrivain, Muriel Pic développe la notion de réversibilité des images dans leur rapport au temps de la mémoire, lire dans les images comme on lit le tarot. De quelle manière les traces du passé peuvent-elles être employées comme indices du futur ? C'est de cette manière que j'ai commencé à penser à la divination. En parallèle, Quentin Meillassoux, un philosophe Français, me parlait d'une autre manière de lire dans les objets avec le concept d'archifossile, remettant en questions le savoir scientifique que l'on porte sur les temps qui ont précédé toute présence humaine. L'ancestralité et le futur auraient donc en commun d'être basé sur la lecture spéculative de signes qu'il est fort aisé de remettre en doute. Parmi les images collectées mon regard s'est arrêté plus particulièrement sur les étagères du muséum d'histoire naturelle de Bratislava remplis de fossiles et de coraux, objets inertes témoins d'une vie antérieure ; sur des organisations d'objets aléatoires de formes constellaires ; les textures et motifs des grottes et leurs concrétions stalagmitiques ; la prolifération du végétale dans des places peu accueillantes ; et autres signes subjectifs divers.

Il existe plus d'une centaine d'arts divinatoires. Toute organisation aléatoire serait donc sujette à interprétation, prédiction, récit. L'astragalomancie en fait partie, Astragale est le nom donné dans l'Antiquité pour désigner, le jeu maintenant appelé osselet, composé d'os de mouton. Plus connu en tant que jeu d'adresse il se décline également avec l'astragalomancie comme un art divinatoire suivant le même principe qu'avec les dés. La méthode est simple, on jette les os, chaque face est liée à des chiffres et chaque combinaison à une maxime. Mais il y a aussi la divination par les pierres, le jet de cailloux, le tirage de carte, les étoiles, ou plus obscure, les prodiges et les monstres...

De ces récits, tout devient possible, passé et futur se côtoient, le corps cherche sa place, laisser sa trace aussi.

La photographie, quant à elle, permet de donner le temps aux formes de se révéler. Elles prennent de plus en plus de place jusqu'à ce que la nécessité de regagner l'espace s'impose.

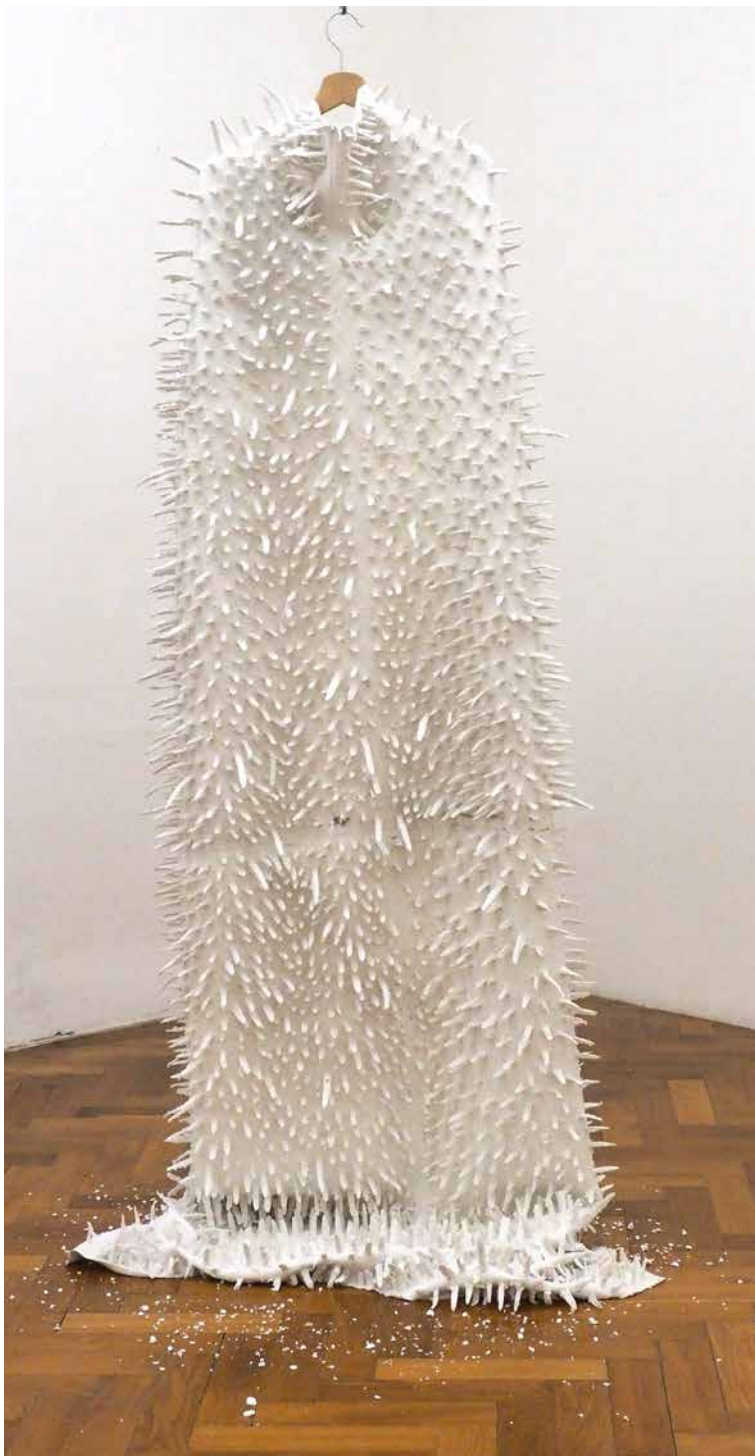
Ainsi s'opère un dédoublement, l'objet s'émancipe de son image comme au-delà du miroir prenant contact avec une nouvelle réalité, accentuant les contrastes. « Quand se lève la frontière entre le dedans et le dehors, que ceux-ci se constituent également en pôles et qu'il y a perméabilité de l'un et de l'autre un nouvel « entre » s'instaure. » (*Vivre de paysage ou L'impensé de la raison*, François Julien). C'est dans cet « entre » que le doute s'instaure et que l'imagination prend la relève pour compléter l'histoire.







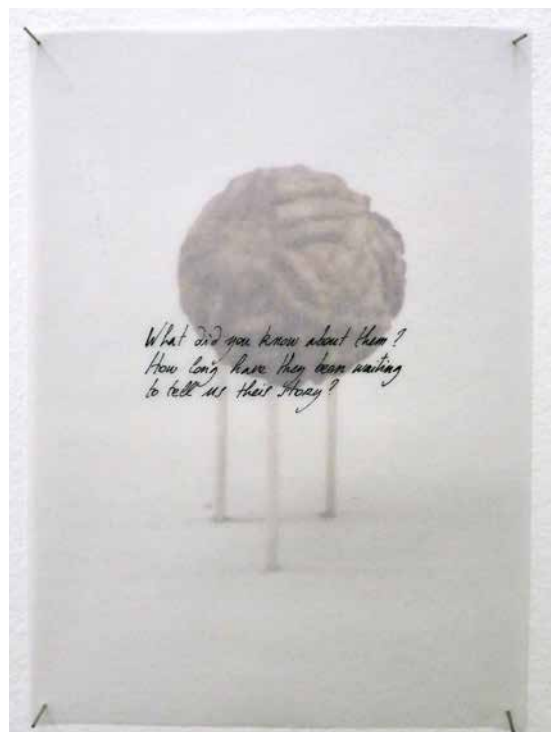
SANS TITRE, 2017
TERRE



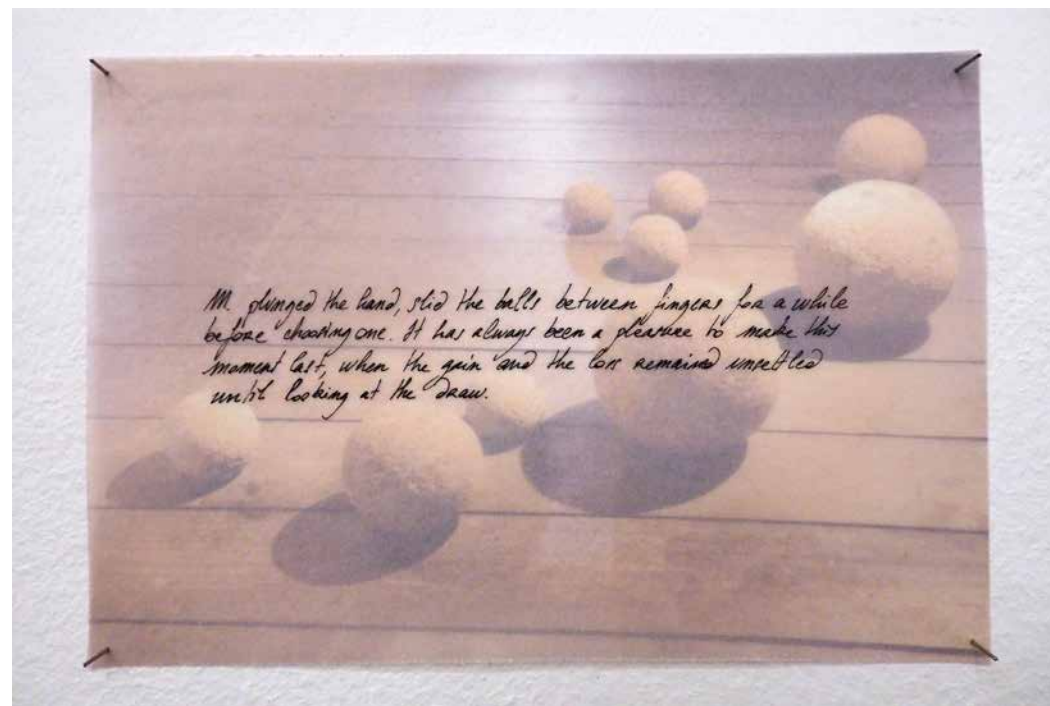
CAPE, 2017
SILICONE
200 X 120 CM

SLEEPING BAG, 2017
SILICONE
160 X 60 CM





SANS TITRE, 2017
IMPRESSION NUMÉRIQUE SUR CALQUE,
ROTRING
15 X 10,5 CM



*M. plunged the hand, slid the balls between fingers for a while
before choosing one. It has always been a pleasure to make this
moment last, when the gain and the loss remained unsettled
until looking at the Draw.*

Que saviez-vous à leur propos ? Depuis combien de temps attendaient-ils de nous raconter leur histoire ?

Il me fallut m'agenouiller pour ramasser les morceaux épars. Je les collectais soigneusement travaillant mon geste jusqu'à atteindre un état d'absorption.

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? »¹

« Théophraste voit dans le corail une plante pétrifiée. Pour Ovide c'est une algue molle qui durcit à l'air. »

Les murs dégouлинаient. Le sol transpirait remontant par porosité dans les interstices infra-minces que pouvait offrir une maladresse de raccord entre deux plaques de placo. On ne savait plus ce qui déteignait sur l'autre.

« Quand se lève la frontière entre le dedans et le hors, que ceux-ci se constituent également en pôles et qu'il y

a perméabilité de l'un et de l'autre un nouvel « entre » s'instaure. »²

« 44446 22 D Posseidôn
Jeter des graines ou écrire des lettres dans la mer, ces deux actions sont des tâches vaines et sans profit. Étant mortel, ne violente pas le dieu, il te punirait.. »³

« (...) Elle cherchait la Faim : elle la vit dans un champ pierreux, d'où elle s'efforçait d'arracher, des ongles et des dents, de rares brins d'herbe. Ses cheveux étaient hirsutes, ses yeux caves, sa face livide, ses lèvres grises et gâtées, ses dents rugueuses de tartre. Sa peau sèche aurait laissé voir ses entrailles, des os décharnés perçaient sous la courbe des reins. Du ventre, rien que la place ; les genoux faisaient une saillie ronde énorme, et les talons s'allongeaient, difforme, sans mesure... »⁴

En grattant la terre j'ai trouvé mon empreinte.

La mutation avait déjà commencé depuis quelque temps sans que personne ne s'en rende compte. Les veines commencèrent à gonfler. Tout d'abord leur couleur se prononça davantage, puis elles avaient enflé jusqu'à former des boursouflures régulières striant le visage.

Dame de trèfle, Paris Gare du Nord le 17.03.17. Mauvais augure.

« La menace de quelque chose qui est advenu. »⁵

« Mais quelle est la nation, quelle est la cité dont la conduite n'a pas été influencée par les prédictions qu'autorisent l'examen des entrailles et l'interprétation raisonnée des prodiges ou celle des éclairs soudains, le vol et le cri des oiseaux, l'observation des astres, les sorts ? »⁶

« Ils savent voir plus loin qu'eux même. »

M. plonge la main, fit glisser un moment les boules entre ses doigts avant d'en choisir une. C'était toujours un plaisir de faire durer ce moment où le gain et la perte restaient indéfinis jusqu'à ce que son regard se pose sur le tirage.

C'était une histoire de combinaison aléatoire dont on sous-estimait bien trop souvent l'impact réel.

« Et c'est alors que la fiction vint au secours de la réalité première et l'imprévisible eut lieu. »⁷

« Mais les yeux de l'ombre
Dans nos yeux s'endurcissent
Et que l'on gratte le mur ou que l'on glisse
Par la roche, c'est l'ombre qui nous rejette :
Dans cette pierre il n'y a pas d'oubli »⁸

MÉLANGES DE TEXTES ECRITS ET PIOCHÉS
AU GRÈS DE MES LECTURES.
ECRITURE MANUSCRITE, PHOTOGRAPHIE SUR
CLAUQUE POUR L'EXPOSITION ASTRAGALS.

1 Alphonse de Lamartine, Milly ou la terre natale

2 Vivre de paysage ou L'impensé de la raison, François Jullien

3 <http://lespierresquiparlent.free.fr/le-sort-par-les-des.html>

4 Ovides, Métamorphoses (VIII, v. 790-799)

5 Maurice Blanchot, L'écriture du désastre

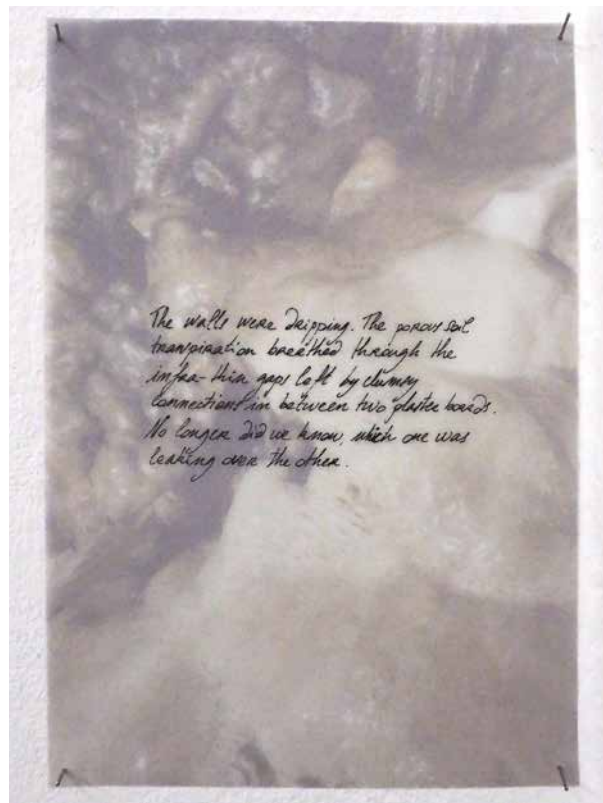
6 Cicéron, De la divination, I, 6.

7 Jean-Daniel Pollet, Méditerranée, texte de Philippe Sollers (1963)

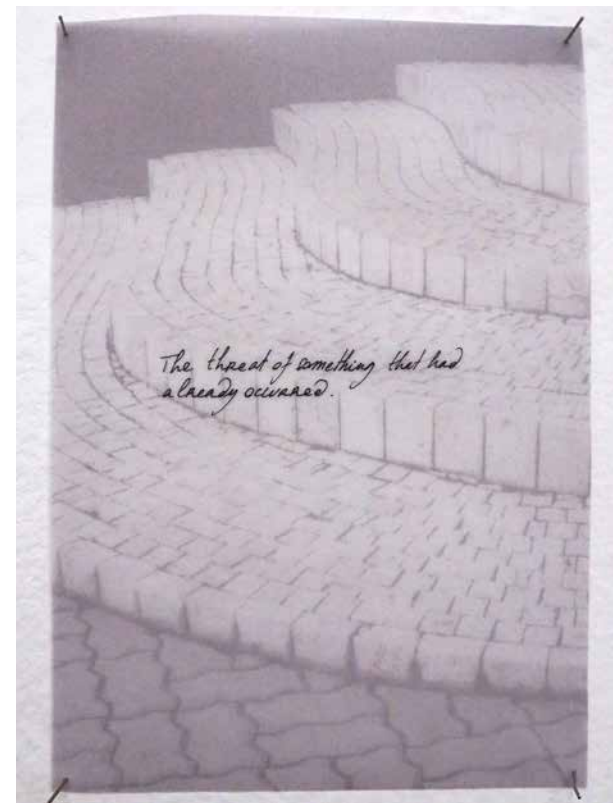
8 Octavio Paz, La Sombra



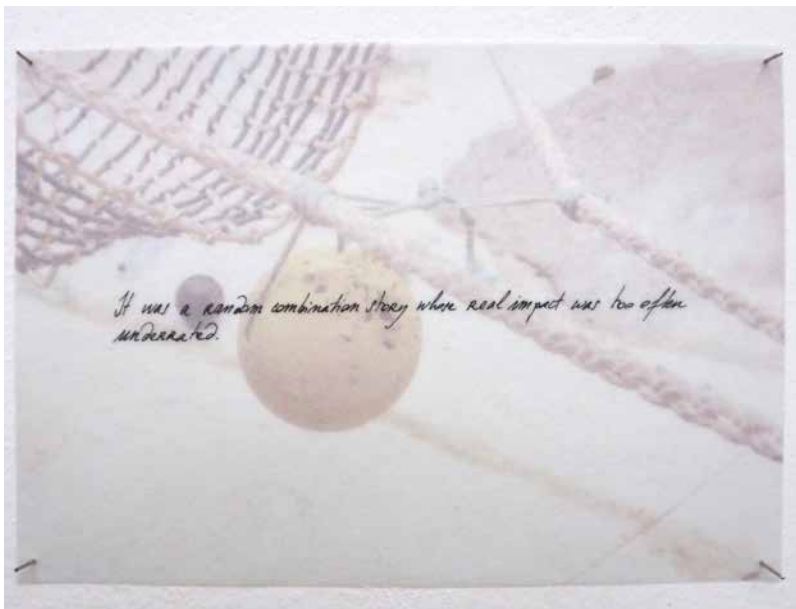
They know how to look beyond them.



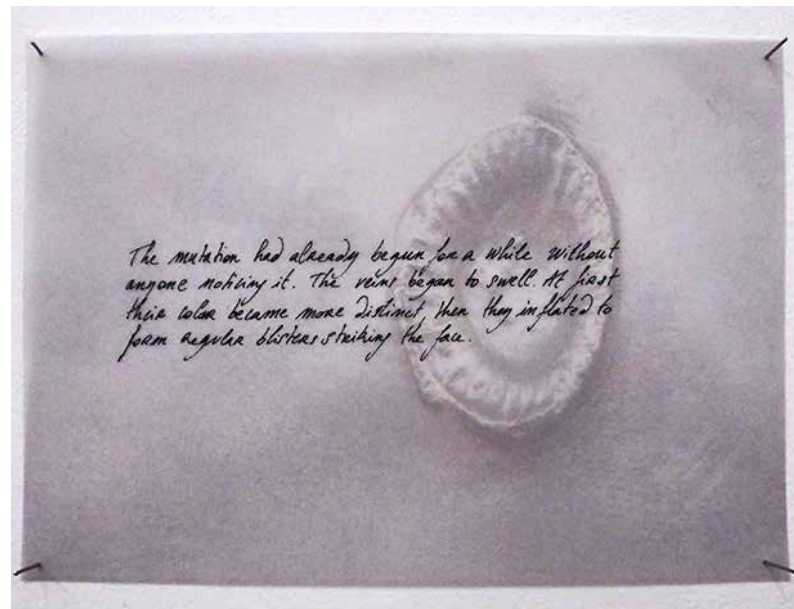
The walls were dripping. The porous soil transpiration breathed through the infra thin gaps left by clumsy connection in between two plaster boards. No longer did we know, which one was leading over the other.



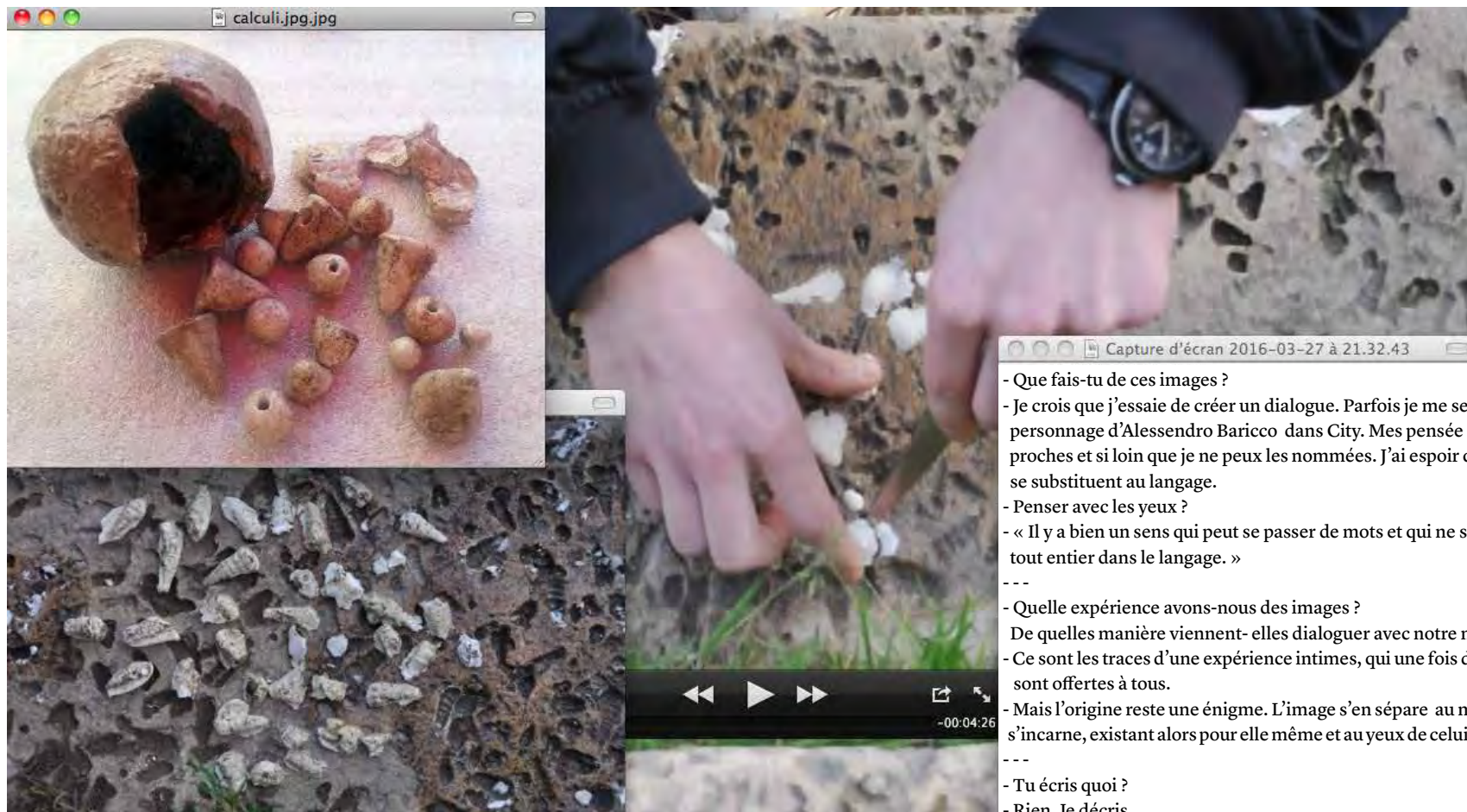
The threat of something that had already occurred.



It was a random combination story where real impact was too often underrated.



The mutation had already begun for a while without anyone noticing it. The veins began to swell. At first their color became more distinct, then they inflated to form regular blisters striking the face.



- Que fais-tu de ces images ?
- Je crois que j'essaie de créer un dialogue. Parfois je me sens comme le personnage d'Alessandro Baricco dans City. Mes pensées sont à la fois si proches et si loin que je ne peux les nommer. J'ai espoir que ces images se substituent au langage.
- Penser avec les yeux ?
- « Il y a bien un sens qui peut se passer de mots et qui ne saurait passer, tout entier dans le langage. »
-
- Quelle expérience avons-nous des images ?
De quelle manière viennent-elles dialoguer avec notre mémoire ?
- Ce sont les traces d'une expérience intime, qui une fois devenue image sont offertes à tous.
- Mais l'origine reste une énigme. L'image s'en sépare au moment où elle s'incarne, existant alors pour elle-même et aux yeux de celui qui la regarde.
-
- Tu écris quoi ?
- Rien. Je décris.
- Ah.
Tu décris quoi ?
- Des situations, des espaces. Je mets en place des scènes.
Un livre sans histoire.
- Mais alors ça raconterait quoi ?
- La beauté de la vacuité, ce qu'il se passe lorsqu'il ne se passe rien.
Un dialogue silencieux entre les objets et la lumière. Ce qui n'est pas au premier plan, ce qu'on ne pourra jamais voir ni décrire.
La pensée de l'autre.

FAITS RELATÉS #1, 2, 3 **ENVIRONNEMENT, MUTATION, DISLOCATION**

Faits relatés est un travail en trois temps pensé pour l'exposition Acte I - Pourparlers et autres manipulations. Il prend pour forme trois supports / espaces que sont l'espace d'exposition, la lecture performée et l'édition.

Les Faits relatés mettent en porte-à-faux des espaces et des faits et la manière dont ils sont rapportés. Dans cet écart s'opère une transformation et une perte.

Faits relatés #1, Environnement prend place dans l'espace de la galerie. Sous la forme d'un texte accroché au mur, la fiction prend pour point de départ l'espace réel et les oeuvres des autres artistes sous une autre forme que la leur. Le texte ouvre alors comme une dimension parallèle, croisant l'espace réel sans jamais entrer en confrontation physique.

Faits relatés # 2, Mutation est une lecture performée, un dialogue entre un texte lu racontant la lente mutation d'un corps en roche, une sorte de pétrification, et un dialogue entre deux personnes ayant entendu parler d'un fait sans y avoir assisté. Les textes sont travaillés et mélangés avec différentes lectures et plus particulièrement Les métamorphoses d'Ovide et Le Théétète de Platon. Le texte lu reprend la structure d'une séance de relaxation, respiration/corps/pensée, la description devenant de plus en plus abstraite et la voix de plus en plus grave, lente.

Faits relatés #3, Dislocation. Les images produites par les Faits relatés #1 et #2 se démantèlent formant des agrégats et disparaissant dans la page. Le texte relatant une image, deviens à son tour image. Les mots piochés se réorganisent, de manière presque aléatoire pour enfin se fondre dans la page comme aspiré.



«Peut-être qu'il s'agirait davantage de la nature des événements.
Il y a même un moment où j'étais certain d'y avoir assisté mais je compris plus tard
que j'avais tout manqué.»

FAITS RELATÉS # 2, MUTATION, 2017
LECTURE PERFORMÉE, 10'



En fait, il n'y avait rien à voir.
Rectangle blanc, lumière néon. Classique.
L'air lourd, la soufflerie en bruit de fond continu.
Et pourtant on avait envie de rester là.
Planté.

Faire trois pas. Planté.
Puis trois autres. Planté.

C'était un sentiment étrange, comme un chant de sirènes par ultrasons qui prend la colonne vertébrale du haut des fesses jusque derrière les oreilles. À la naissance de la raie, s'étendant symétriquement sur les reins, se recentrant sur le sacrum, remontant dans un frisson, vertèbre après vertèbre, lentement, la nuque puis l'étourdissement.

Certains avaient un air hébété, d'autres tentaient de se donner une consistance en se concentrant sur des détails. Immobile mais le regard qui scrute, scannant consciencieusement chaque recoin, l'air concerné.

C'est là que c'est arrivé. Des marques de pieds sur le sol. La trace humide. Condensation sur cette dalle froide d'un corps qui devait être chaud. Aussitôt vu, aussitôt disparu. Vague de chaud/froid, sentir à son tour la peau qui perle, comme si on pouvait voir l'ouverture des pores, l'apparition lente d'une goutte qui se fait désirer jusqu'à ce que la pesanteur la fasse rouler sur cette enveloppe déjà moite.

Et puis tout d'un coup, j'ai senti ça monter, comme une envie de vomir. Une remontée de l'estomac tendu, entraînant le ventre dans une vague, la respiration suspendue à la poitrine, la bouche qui s'entrouvre. Ça devait être fort, fort. Devant tout le monde comme ça. Comme dans un cri. Qui casse la gorge, qui déraile, à rompre la voix. Ça prenait les tripes.

Et pourtant rien. Personne ne s'est retourné. Les gens s'observaient d'un air suspicieux dans un silence caveau. Celui des grottes bien profondes, où le noir est intense. Plus encore.

Je n'arrivais pas à savoir si le cerveau était en surchauffe ou tout simplement vidé. Si les mots s'aggloméraient dans la bouche, mâchés, ravalés, remâchés. Des boulettes. Comme la viande dure qu'on mastique sans jamais réussir à l'avaler.

Nous étions désormais au-delà du dicible, de tout entendement. La chorale semblait fonctionner en Bluetooth rebondissant d'une personne à l'autre de manière polyphonique. Un canon passant de l'unisson à d'autres intervalles plus ou moins mélodiques.

Ils s'étaient mis à lécher, gratter les murs, écrire avec les dents, faire des flèches à la recherche de liens. Se précipitant jusqu'à buter sur le sol comme on fourche sa langue.

« Du contenu ! » disaient-ils.

Alors blanc sur blanc, brillant sur mat, mouillé sur sec, les murs se remplissaient petit à petit. Le regard se brouillait ne distinguant plus les volumes, les distances, il devenait impossible de prendre du recul. Je ne reconnaissais plus personne. Toujours en silence. Corps guidé par une force. Toujours cette voix muette en interne. Oreillette intégrée. Danse sur les murs, occuper l'espace à tout prix. Des actions sans référent, des slogans sans idées. Une chorégraphie dénuée de rythme dont on ne pouvait assigner les gestes qu'à trop de choses connues qu'il en ressortait étonnamment une singularité rare.

On avait dit pas de trous, combler le vide, avec n'importe quoi.

Pas de redite, tout sur la table.

Comme ça, bim.

Faits relatés #3, Dislocation
Tiphaine Calmettes

Parce que
Tu ne savais pas
Encore

Irisé

Ça chauffait
Le visage

De manière imperceptible
Respiration

Autre chose
Gonflé

Corps lourd

Oeil fermé
A côté
Les lettres

Pesanteur invincible
Engourdi

Cerveau en surchauffe
Enflé

Regard qui scrute

En pesanteur
Corps guidée
Cette force muette

Une voix
La lumière

Sursaut
Dans l'orbe ondulée

Le pétrole

Ralentissement
Corps en chute

Irisé



La légende disait que c'est à cet endroit précis qu'ils l'avaient vu. Mais on ne savait plus exactement combien ils étaient, les rumeurs s'étaient mêlées et avec le temps c'était devenu autre chose.

« Qui le croirait, si l'ancienneté du fait n'en garantissait la vérité ? »

Ça avait un lien avec la création du monde et la perte du jardin d'Eden. La quête des grands mystères d'hier et les besoins d'aujourd'hui. On aurait pu refaire l'histoire, défaire les nœuds de la corde du temps, tirer bien fort pour tenter d'effacer les traces. Mais on regardait finalement tout ça s'emmêler davantage en faisant bien attention de ne pas y mettre les doigts de peur de se faire attraper dans la turbine.

« Avant la mer, la terre, et ce qui tout recouvre, le ciel, à travers l'orbe tout entier, le visage de la nature était un : on l'appelait Chaos, masse informe, indistincte, rien qu'un poids inerte ramassé en un même point, les germes en discordance de choses mal liées. »

C'était avant que des individus s'affairent à organiser l'aléatoire, à inventer des grandes histoires et à se battre pour en faire des fondations.

Avant que certains hommes n'aient besoin de se faire relais entre la nature et leurs semblables.

Il y avait toujours un moment où ça finissait par déconnecter et on se demandait de quelle manière ça avait pris cette forme et comment ça avait atterri ici. Et là c'était évidemment toujours la même rengaine, chacun réclamait la vérité de son discours, ça créait des divisions. Ça commençait doucement sur des généralités et ça montait crescendo en convoquant des forces extérieures, de la croyance la plus intime en passant par l'ésotérisme vers des forces supérieures que chacun prenait un plaisir à nommer selon ses humeurs. Mais ces

engouements lyriques étaient souvent couverts d'une chape flottante de scepticisme, comme un ciel orageux dans lequel les nuages noirs se rapprochent à toute vitesse avant de lancer des éclairs dans tous les sens.

Pourtant tout le monde s'accordait à dire qu'ils l'avaient vu et c'était difficile à nier car beaucoup de choses avaient changé après cela. Et puis il y avait la trace, cette empreinte indélébile dont la terre, la première, se souviendrait sûrement pendant encore un paquet d'années. On aurait dit qu'une armée de bulldozer était passée par là. Personne ne pouvait croire que c'était le travail d'un seul homme. Non, personne.

De loin le dessin était d'une étrange perfection mathématique. C'est plutôt quand on se rapprochait qu'on pouvait avoir un doute. La ligne devenait plus souple, vibrante. Ça pouvait pas laisser indifférent, même les plus insensibles d'entre nous. Mais ce qui était le plus étrange c'est que personne n'était capable de décrire précisément ce qu'il avait vu. Seulement de vagues impressions, des ressentis, un rapport assez physique finalement. Des nuances de chaleurs, changement de température par strates, de la profondeur. C'était des témoignages en creux, en négatif, par élimination. On pouvait peut-être dire avec davantage d'assurance ce que ce n'était pas.

Pendant un temps ça avait eu un effet très positif sur les environs. Préoccupés, les gens se réunissaient régulièrement autour de l'événement. Ils rassemblaient les souvenirs, prenaient tout ce qu'il y avait à prendre. Ça faisait de longues listes, des notes dans tous les sens que certains s'attachaient à organiser. On avait tantôt affaire à de petits tas, des constellations, des tableaux, digrammes et compagnie. Ça brainstormait dans tous les sens, on pouvait dire qu'il y avait une certaine émulation, une petite excitation même. Dans un premier temps ils prenaient ça très au sérieux, il ne fallait pas rigoler avec ce genre de choses. Ils auraient pu découvrir un vrai

truc et ça aurait pu rapporter de l'argent. On ne sait jamais. Ils avaient fini par inventer des systèmes assez tordu, un langage même. Ça les avait tellement rapproché qu'on aurait cru assister à la naissance d'une nouvelle société. Peut-être pas quand même, mais c'était fort. Chacun avait trouvé sa place, c'était une organisation linéaire avec des perpendiculaires et si on inscrivait tout ça dans un cercle ça faisait comme un soleil.

Puis au bout d'un temps, tout ce qui s'était tissé de manière naturelle commença à s'étioier gentiment de la même manière. En générale quelques petits fils commencent d'abord à se détacher du mouvement de la corde centrale, il vaut mieux ne pas tirer dessus sinon on risque d'accélérer le processus. L'érosion peut se produire par pourrissement ou par frottement, il arrive aussi que les deux phénomènes se combinent, même si le fait que l'un engage l'immobilité et l'autre un mouvement, paraisse à priori plutôt contradictoire. Soit ça pourrait soit ça frotte et ça cisaille. Trop tendu ou trop mou. Mais dans un cas comme dans l'autre ça s'effiloche, les liens rompent de manière aléatoire les uns après les autres.

Les rendez-vous avaient commencé à se faire moins réguliers. Il y avait de plus en plus d'absents. Les membres se sentaient moins concernés, avec le temps, ils semblaient avoir perdu le sens d'une telle entreprise. La rigueur organisationnelle s'était brouillée, ça commençait à coïncider en plusieurs points. Ils avaient perdu les coordonnées géographiques du lieu. Malgré plusieurs tentatives ils ne l'avaient jamais retrouvé.

Au bout du compte seul l'un d'entre eux avait continué l'investigation coûte que coûte. C'était devenu un mode de vie. Il disait vouloir se faire gardien du savoir et de la sagesse, intermédiaire entre les dieux et les hommes. Il était tellement imprégné qu'on disait qu'il en était devenu fou. Il retournait les rochers à la recherche d'indices, grattait la terre et une fois à bout de forces, il s'en allait dormir dans la forêt, sous un chêne. À chaque nœud lunaire il revenait dans le village pour conter l'état de

ses recherches. Assez peu de gens y prêtaient attention, il faisait partie du décor. Il avait fini par s'asseoir dans un trou et à rester là sans bouger. Impassible aux intempéries et aux caprices des hommes, les yeux clos, seule sa bouche bougeait lentement. On ne comprenait plus rien à ce qu'il disait c'était comme un chant, un murmure emporté par le vent. On dit qu'on le vit pour la dernière fois, proche du chemin creux, recroquevillé sur lui-même et la fois suivante au même emplacement une pierre de grès rose était apparue.

Aujourd'hui, placé au centre d'un cercle, on y vient raconter des histoires sur la création du monde et les grands mystères, des fictions mêlant les genres et les époques. Liés par les symboles, guidés par les mythes ils chantent du même souffle. Plongeant leurs racines aux profondeurs de la Terre. La froideur du rocher, la tiédeur du vivant. Ils connaissent le Soleil, la Lune, le Vent. Ils laissent peu de traces, aiment la légèreté en marchant sur les sentiers de la mémoire.

Il paraît que si on suivait la corde de chacune de ces histoires, on pourrait retisser celle du grès rose.



TEXTES ECRIT ET LU DANS LE CADRE DE STUWA, INVITATION DE PAULINE TOYER À OCCUPER LE POINT ZÉRO. 2017

ARCHITECTURE INTÉRIEURE

Tiphaine Calmettes mène une réflexion sur les rapports entre architecture et paysage. Sa recherche procède d'un double geste : collecter des images d'une part, ce qui lui permet selon ses propres mots de « mettre en mouvement sa pensée » ; arpenter des territoires d'autre part, afin de nourrir son imaginaire. Un voyage en Mongolie a ainsi été fondateur dans la direction prise par l'artiste ces dernières années, faisant entrer la notion de paysage dans son travail. L'artiste associe l'aspect minéral de l'architecture à l'aspect végétal du paysage, les deux étant vus comme de véritables constructions : « cette construction qui fait du paysage un fragment de nature le rapproche de la ruine ».

Cette esthétique de la ruine a menée Tiphaine Calmettes vers ses recherches les plus récentes, notamment autour de l'écriture des ruptures historiques de W. G. Sebald. L'artiste travaille par polarités, mettant en commun des formes et des concepts antinomiques, faisant se rencontrer l'organique et les mathématiques. Elle est intéressée par les états intermédiaires, par l'entre-deux de la matière – avec « Glace-béton-plante » (2015), un bloc de béton sculpté est coiffé par une plante grasse puis trempé dans de l'eau gelée, dont la lente fonte est ensuite immortalisée par la photographie. Ces rencontres improbables ont le pouvoir de créer des images très saisissantes.

Formellement, la pratique du dessin et du collage se double de sculptures ou d'assemblages, mais aussi d'interventions architecturales in situ. Des œuvres tout autant en deux qu'en trois dimensions donc, qui apparaissent comme les facettes d'un même travail. L'artiste se joue des archétypes, créant des fictions totales, dont ses œuvres semblent être les reliques. Inspirée par l'Atlas Mnemosyne d'Aby Warburg, Tiphaine Calmettes cherche à « collecter des fragments de monde ». Mais ces fragments peuvent provenir uniquement du monde de l'artiste, qui avec une grande poésie a par exemple sculpté l'ombre d'une pierre (« À l'ombre », 2011). De la sorte le regardeur entre-t-il dans un univers parallèle, où les espaces s'ouvrent et se rencontrent et où la limite est ténue entre réalité et fiction.

Daria de Beauvais



ENTRE LA TERRE BRULÉE, 2015
PHOTOGRAPHIE CONTRECOLLÉ SUR CARTON
PLUME, PLEUROTES, CADRE EN BOIS.
39 X 28 X 13 CM

Des champignons traversent la
photographie d'un champ brûlé.
Ils poussent, déchirent, éclosent.
Alors que le cycle de la terre c'est
arrêté sur ces images de cendres
craquelées, celui des champignons
perdure dans le marc de café.

ENTRE LA TERRE BRULÉE, 2015

DÉTAIL

PHOTOGRAPHIE CONTRECOLLÉ SUR CARTON
PLUME, PLEUROTES, CADRE EN BOIS.
39 X 28 X 13 CM





Ce moule en silicone est le négatif d'un corail en terre reproduit à partir d'une image de l'encyclopédie de Diderot. Le matériau rend son organicité à la forme. Dans son absence, elle a laissé sa mue.

CORAIL, 2015
SILICONE

Montage

Collecter des fragments de monde pour nommer une pensée qui serait sienne. Chercher l'équilibre jusqu'à l'autonomie de son propre écosystème. Pensées à tiroirs plus ou moins lucide dont la lumière des autres aide à révéler certains contours restés jusqu'à présent trop opaques.

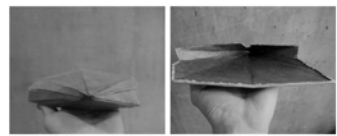
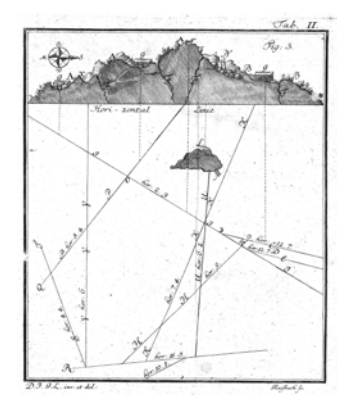
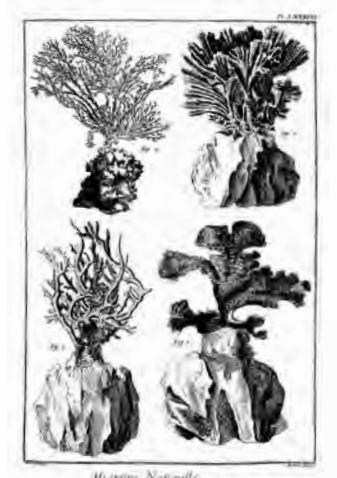
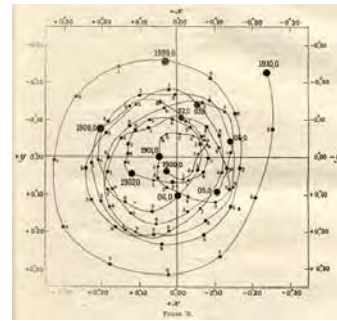
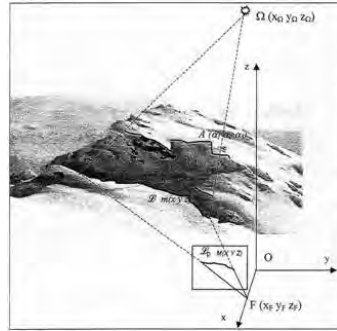
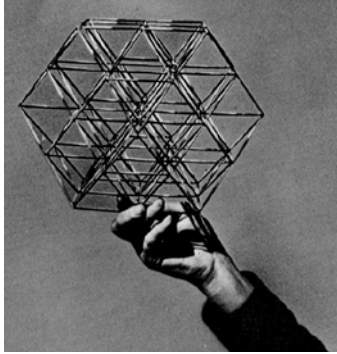
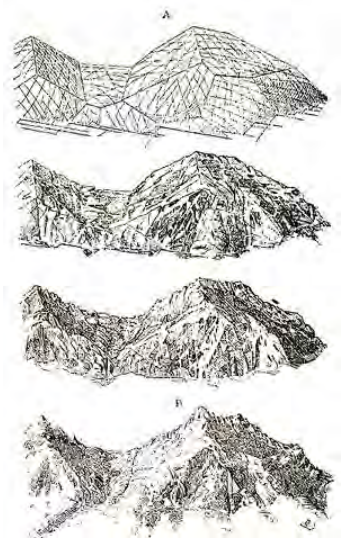
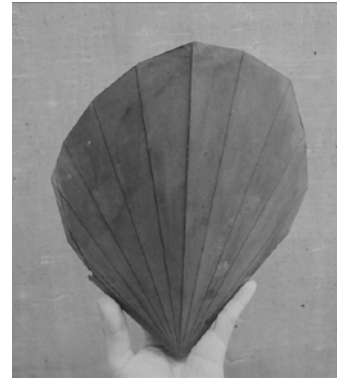
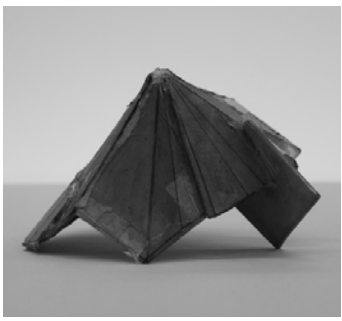
La mise en relation comme structure d'une méthodologie. Faire se frotter les parallèles, les formes et les contenus à travers les symétries, différences et ressemblances dans une quête de synthétisation.

L'image monument, lourde et imposante, recouvre de son ombre le nouveau territoire pourtant promis. Le vertige du lointain s'abat comme la tempête viendrait entraver la traversée.

Coller, décoller, recoller. Un mur en chantier, une archéologie d'images, trace d'une pensée en construction. Des objets se superposent, se déplacent créant un petit théâtre au sein duquel un paysage se dessine. Jeux stratégiques, rapports de forces, un mouvement est en marche. L'image s'active puis s'efface laissant au sol l'ombre de son passage.

Si tout a déjà été dit, il ne reste qu'à le dire différemment, redécouper dans le chaos environnant un espace à notre échelle et y ré-agencer, ce qui à nos yeux fait monde.

Mise de côté elle patiente, quand elle vient alors à muer, l'image se concentre et s'ouvre, éclot une forme.





Peut-être qu'extraire des éléments de ces images, nous permettraient de reconstruire une sorte d'écosystème indépendant comme un micromonde de gestation d'idées, pour ensuite observer de quelles manières elles évoluent dans l'espace et le temps.

Créer du vide par l'écart. L'espace du montage entre deux images, comme une matrice, la base d'une possible extension. Sortir de l'image dans une prolifération au sein de la tridimensionalité.

Une autonomie atemporelle où le sens se trouve dans les yeux du regardeur. C'est peut-être une fois dans l'espace que l'objet révèle toute son ambiguïté. Le choix du matériau devient un indice, la lumière révèle la fragilité des lignes. L'objet mortuaire renaît de ses cendres, extrait de son contexte il change d'identification.



292

CONCORDANCE DES TEMPS, 2015
BÉTON, BOIS,
PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE.
150 X 100 X 150 CM



Déplacement des usages et des genres, ces plaques en béton aux allures de peintures abstraites minimalistes sont prélevées d'une image d'un paysage Indien. Fondations d'un bâtiment qui n'a jamais pris place elles révèlent un dessin géométrique énigmatique. À leur côté, la photographie d'un hall d'entrée d'une demeure dont l'aménagement s'inspire fortement de l'organisation des jardins zen. Le minéral cotoie l'organique dans une disposition à peu près ordonnée. Cependant la philosophie s'est perdue au profit d'une forme vide.

La stelle de béton vient maintenir la photographie, dans le déplacement le sens s'est perdu. L'assemblage recompose un paysage en trois temps à partir de ces fragments.

CONCORDANCE DES TEMPS, 2015
DÉTAIL
BÉTON, BOIS,
PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE.
150 X 100 X 150 CM



La plante à besoins d'eau et l'eau d'un contenant. Comme dans le jeu bien connu *pierre-feuille-ciseau*, les éléments sont désordonnés et figés dans leur devenir nul. La lente fonte à commencé.

Si cette œuvre fait écho à l'ikebana, l'art floral japonais, elle fait se confronter trois temporalités, le caractère éphémère du végétal et la durabilité et la fugacité des deux matériaux de construction.¹

¹ Pauline Lisowski

PLANTE-BÉTON-GLACE, 2015
PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE
36 X 55 CM

des pousses à 180 degrés et pourrait toujours servir de barre de *pole dance* à certaines occasions. Je visualisais tout à fait un gros tronc taillé au milieu du salon. Je laissais cette idée en suspens, je me grattais l'aine et ouvrais le frigo. Des champignons qui moisissent c'est quand même un pléonasme.

Inspiration. Ça sent le mois, une odeur qui occupe la gorge qui gratte et assèche.

J'avais rendez-vous avec mon groupe sur les plantes sauvages comestibles et médicinales de Paris. La prochaine rencontre était à Belleville. L'idée m'était venue après la lecture de *Dead Cities* de Mike Davis et plus particulièrement son chapitre sur l'histoire naturelle des villes mortes. Je n'avais alors jamais envisagé le potentiel nourricier de la flore urbaine mais vu l'état du monde et mes tendances paranoïaques et conspirationnistes, je préférais prendre les devants. J'étais plus ou moins assidue au rendez-vous du groupe. On procédait par quartier ce qui nous permettait d'observer les relations entre la population, le niveau de vie, l'architecture, les espaces verts et les friches. J'y avais rencontré Bob, qui se nourrissait exclusivement de riz et de plantes sauvages depuis quinze ans. Il ramassait ça dans les interstices du bitume urbain, les jardins ou les bois. Il était toujours là et avait généralement déjà fait un état des lieux avant la séance.

Bob avait tendance, non pas à parler fort, mais à dire tout haut ce que les autres pensaient tous bas comme

on dit. Ou plutôt, à dire tout haut ce qu'il pensait que les autres pensaient tout bas. C'était une manière d'interpréter les pensées des autres, je le soupçonnais au fond de projeter les siennes. Il aimait bien protester, dénoncer. Il aimait bien ce mot, mais en tant que prof d'Histoire il devait bien savoir que la dénonciation n'avait pas toujours eu les mêmes répercussions. Il avait du mal avec l'argent et se méfiait de ceux qui en parlaient. Selon lui il avait ses idées comme seule richesse, et il se mettait à parler du revenu minimum et de la fin de l'emploi. Ça durait des heures mais j'aimais bien l'écouter. Il avait une sorte d'optimisme déchu, une calme rébellion. Il ne devenait jamais grossier, mais c'était comme s'il retenait tout ça enfoui. Un trop-plein d'énergie. Peut-être que les plantes l'aidaient à se calmer.

Je mettais ma veste et claquais la porte. À ce moment-là mon regard rencontrait systématiquement la fenêtre de ma voisine. J'avais vue sur sa chambre où elle avait pour rituel de prendre des selfies tous les matins en petite culotte devant son mur de photographies. Ce qui m'étonnait le plus c'est qu'elle semblait ne jamais porter la même culotte, comme une sorte de collection fétichiste. J'imaginais qu'une fois portée elles les envoyaient au Japon pour se faire un peu d'argent.

J'avais d'abord rendez-vous avec Martha. Le café dominical sur la place du marché, Place de la Réunion. J'aimais lui trouver des affiliations avec ma voisine mais au fond je ne voyais pas vraiment de lien. Elle était plutôt discrète comme personne et assez difficile à appréhender. Souvent elle me donnait des rendez-vous où elle ne venait pas et vice versa. J'avais eu vent du deuxième cas par un ami commun ; je ne pouvais pas être au courant des rendez-vous qu'elle me donnait sans me prévenir. Parfois, il arrivait que l'on se retrouve par hasard dans la même soirée sans que je ne m'en rende compte, ce qui

avait tendance à me culpabiliser. J'en voulais à mon manque d'attention, ça me donnait la sensation d'avoir raté quelque chose d'important. C'était comme un jeu pour elle, et je me demandais si elle en était d'avantage l'actrice ou la victime. Depuis quelque temps elle s'amusait à adapter son comportement en fonction de phénomènes extérieurs. Sa dernière méthode en date indexait sa manière d'agir aux fluctuations de son compte en banque. J'arrivais à peu près à voir ce que pouvait donner « retrait » ou « à découvert », mais j'avais plus du mal avec « spéculation » ou « fluctuation ».

Je connaissais bien le quartier ou tout du moins ça me faisait plaisir de le croire. Chaque fois qu'on entrait dans les détails en m'indiquant le nom d'une rue j'étais incapable de la resituer. Sur la place du marché on avait le choix entre l'amigo et le bar des bobos, le bar d'été et le bar d'hiver. Cette fois-ci je profitais d'un rayon de

soleil pour me mettre en terrasse. J'aimais bien la vue. La petite place et puis derrière ces grands immeubles toujours en travaux. Alors que les étages montaient à toute allure pour certains, d'autres disparaissaient du jour au lendemain. La troisième catégorie stagnait indéfiniment dans un état transitoire assez incertain. Le temps semblait s'alourdir, toujours plus chaud, presque pesant. J'avais pourtant l'habitude d'attendre mes rendez-vous, mais ma solitude me mettait toujours mal à l'aise et j'essayais de trouver des stratagèmes pour me donner une contenance. Le café était toujours bu trop vite, j'avais essayé le livre, le carnet, le téléphone. Mais au fond j'avais surtout envie de ne rien faire. J'attendais en somnolant. Il ne me serait pas venu à l'idée d'aller boire un café seule si ce n'était pour attendre quelqu'un. Et finalement je me prêtais bien au jeu parce que j'étais prête à attendre longtemps. Si longtemps que quand j'eus un sursaut de conscience le temps était bien avancé.

Le groupe était déjà de retour au local quand je les rejoignais. Chacun avait posé sur la table le fruit de sa cueillette. On retrouvait comme souvent le pissenlit et le mouron des oiseaux, la chicorée, le chardon, l'oseille. D'après mes lectures je me souvenais qu'il s'agissait pour beaucoup d'espèces étrangères et

que ces biotopes urbains pourraient être les écosystèmes avant-coureurs du futur. Certains persistaient à ramasser des succulentes et on continuait de leur expliquer qu'elles n'étaient pas comestibles. Il y avait aussi les bottes que Jeanne avait trouvées près d'une poubelle, les cartes postales publicitaires de Pablo, les branches mortes de châtaigniers taillées en pic de Sébastien, un bouquin, des cailloux et un morceau de crépi. Je regardais longuement ces choses ainsi disposées en faisant des allers retours avec la vitrine. Je vis alors Martha debout les bras tombants. Elle semblait figée, le regard dans le vide. Elle avait son habituel teint clair quasi transparent, une cigarette dans une main et une tasse de café dans l'autre. Je trouvais que ça faisait un joli tableau avec la table en premier plan, les reflets dans la vitre et Martha.

J'entendais Bob en voix off parler de tir à l'arc japonais, sa dernière découverte vers la voie du zen. C'est important la respiration. Et il faut regarder bien au loin, pas vers la cible mais en perpendiculaire. La cible c'est au dernier moment, tu sais qu'elle est là, tu n'as pas besoin de la regarder. Tu regardes au plus loin. Au-delà des objets, des arbres, du muret du voisin, peu importe. La respiration.

Plus je les regardais plus le tout devenait abstrait. À ce moment-là j'essayais de trouver une certaine cohérence à cet ensemble. C'est quoi le rapport ? Il n'y en a pas. C'est un peu bête de chercher un rapport entre des choses qui n'en ont pas.

Une expiration. Moi j'avais surtout le ventre vide et je ne voyais pas ce qu'on allait faire à manger avec les trouvailles du jour.

TIPHAINE CALMETTES

**DANS LE CADRE DE BERLIN-EST
GROUP SHOW AVEC :
FABIENNE AUDÉOUD, MARION BOCQUET-APPEL,
TIPHAINE CALMETTES, JEROME CAVALIERE,
MATTHIEU CLAINCHARD, MICHAEL DEBATTY,
DAVID EVRARD, IBAI HERNANDORENA,
MARIANNE MARIC, APOLONIA SOKOL.**

**9 JUIN - 9 JUILLET 2016
DU MERCREDI AU SAMEDI 11H - 19H**

**ARNAUD DESCHIN, GALERIE 18 RUE DES CASCADES 75 020 PARIS
INFORMATIONS T +33 (0)6 75 67 20 96**

éd. #1 - 2016 - Émilie Segnarbois

BERLIN EST, 2016
TEXTES ECRIT
ET PRÉSENTÉ DANS LE CADRE
DE L'EXPOSITION BERLIN EST À
LA GALERIE ARNAUD DESCHIN

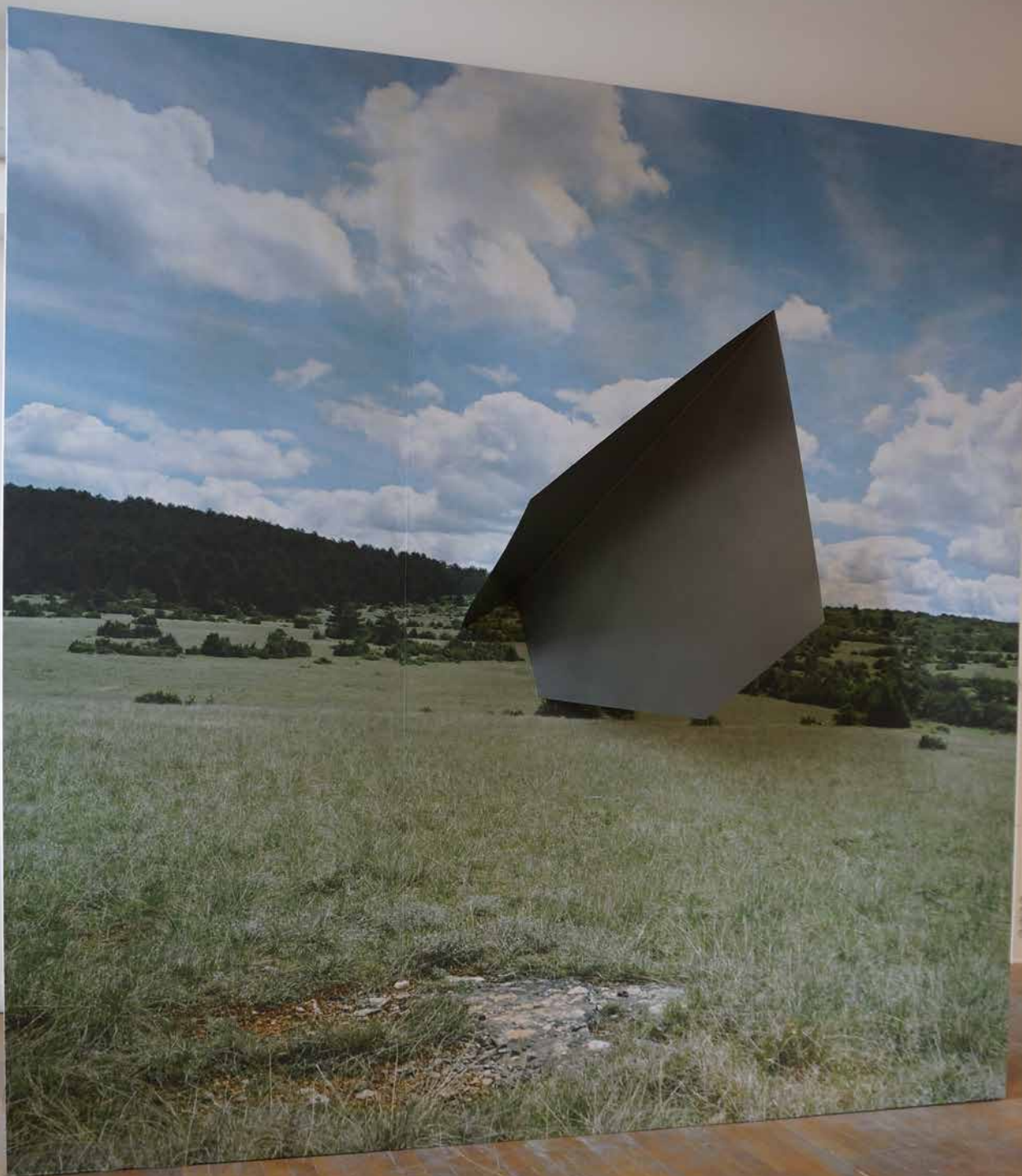


LES FORCES CONTRAIRES, 2016
ÉTAIS, TRONC D'ARBRE, RACINE
DIMENSIONS VARIABLES



SANS TITRE, 2013
BÉTON, TROIS MOULAGES DE LA MÊME
FORME.
50 X 50 X 50 CM





PAYSAGE IMPACTÉ, 2013
PHOTOGRAPHIE, MÉTAL.
265 X 157 X 260 CM.



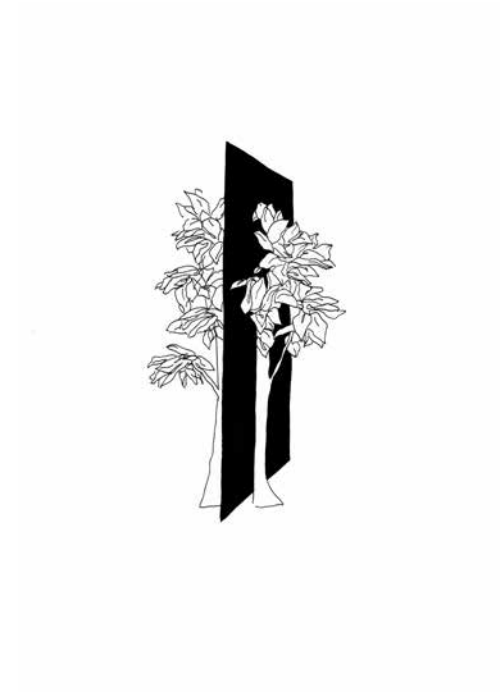
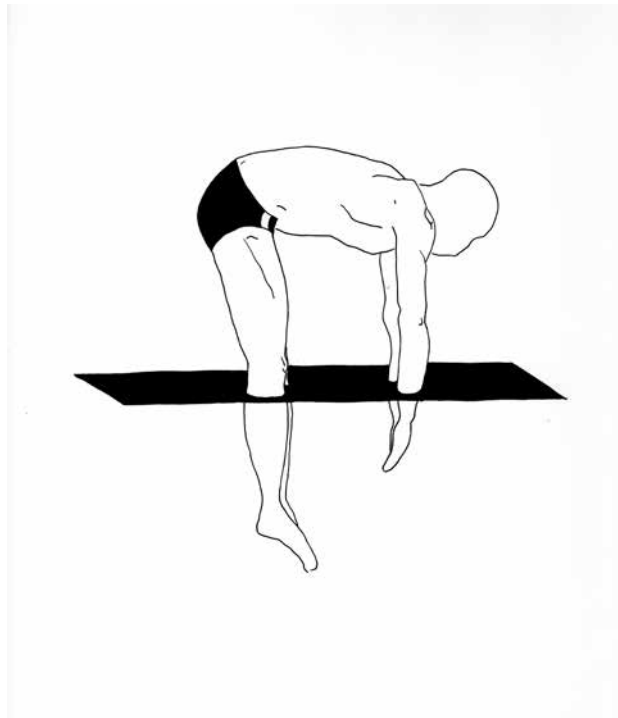
BAS RELIEF, 2013
BOIS.
242,6X 4,2 X 267,2 CM



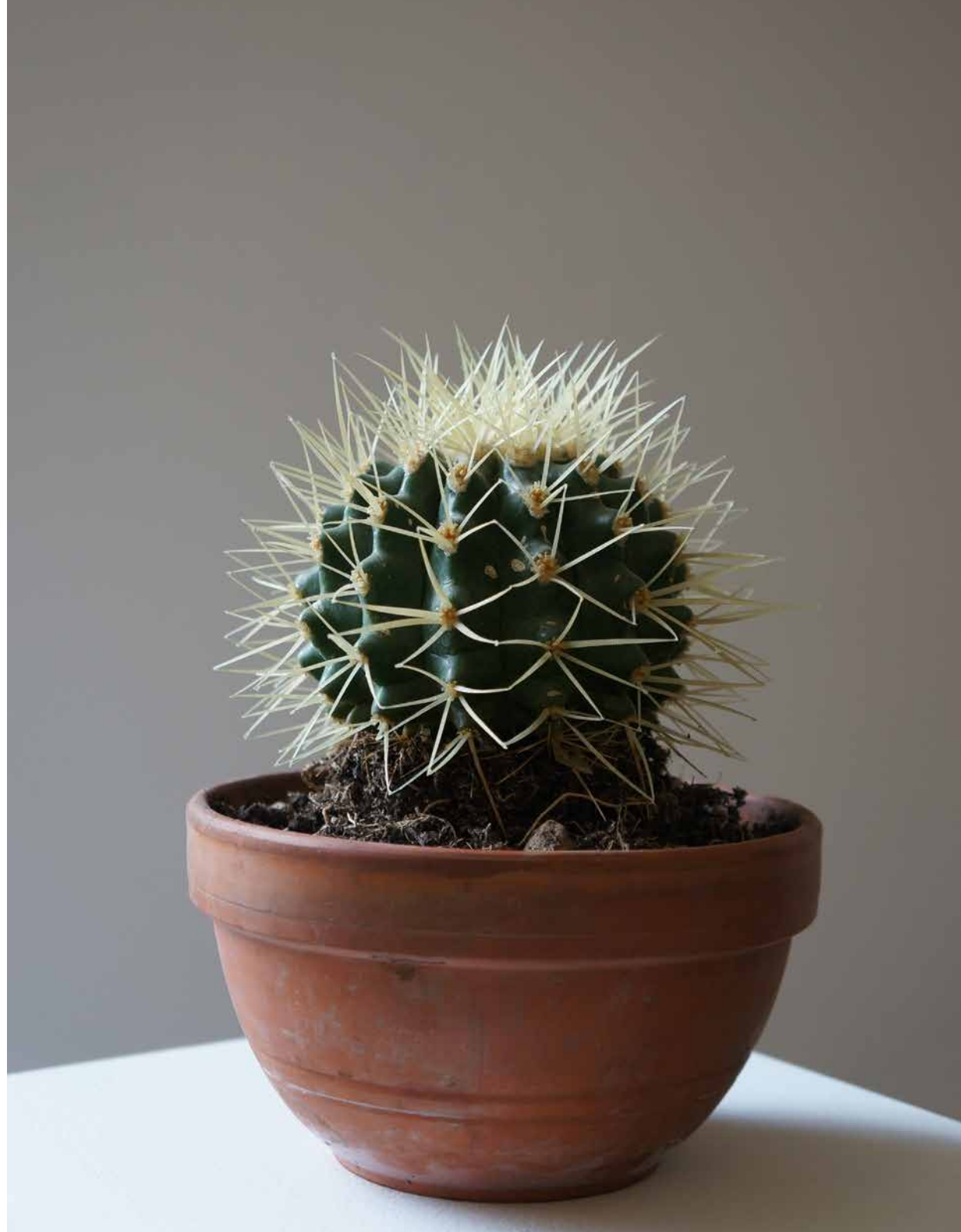
A L'OMBRE, 2011
SCULPTURE, PIERRE ET PROJECTEUR.
30 X 30 X 30 CM



PLAN, 2010
SCULPTURE, PIERRE ET PAPIER.
20 X 20 X 20 CM



DÔME GÉODÉSIQUE, 2012
CACTUS.
17 X 17 X 22,5 CM





PAYSAGE SANS RUINES, 2011
PHOTOGRAPHIE,
TRACE DE YOURTE MONGOLIE.
29,7 x 42 CM





**VICKY FISCHER
& CÉLINE PELCÉ**
D-fonds
Mercredi 7 Août

**SUPERFLUXION
+ JPK BACHE**
Gastronomixion
Vendredi 9 Août

ALEXIS CICCÌÙ
Entomophagie
Dimanche 11 Août

CUISINETTE
Saw 6 project
Mercredi 14 Août

LAURENT DUTHION
Nourritures fictionnelles
Vendredi 16 Août

PAULINE TOYER
1 bol 2 vert
Dimanche 18 Août

LAURENT TIXADOR
Machine à pâtes
Mercredi 21 Août

EMMANUEL GIRAUD
La chair et le sang
Vendredi 23 Août

JULIE C. FORTIER
Corporate
Samedi 24 Août



LE FESTIN

Un projet cuisiné par
Tiphaine Calmettes
et Baptiste Brévart

CDD est un restaurant éphémère.
Trois fois par semaine des expériences
culinaires sont proposées ; le menu
est confié à des artistes ayant intérêts,
intuitions, questionnements,
fascination pour les formes,
les matières et le comestible.

CDD, pensé et élaboré comme une
émulsion, est à l'image d'un curateur
choisissant ses ingrédients comme
à celle d'un chef exposant
ses dernières trouvailles.

Du 5 au 25 août 2013

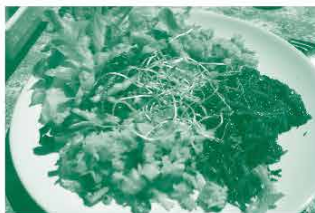
Restaurant C
2 rue Jacquard
Paris 11^{ème}

(M) Oberkampf

Le programme complet sur
cdd-lefestin.tumblr.com

CDD - LE FESTIN, 2013
RESTAURANT ÉPHÉMÈRE DU 5 AU 25 AOÛT
2013 EN COLLABORATION AVEC
BAPTISTE BRÉVART .
COMMUNICATION:
GUILLAUME ETTLINGER.

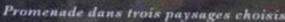




CDD - LE FESTIN, ÉDITION 2014
AVEC BAPTISTE BRÉVART ET
GUILLAUME ETTLINGER.



ERUT CETIHCRRA, 2012
EDITION RÉALISÉ DANS LE CADRE DE LA
JOURNÉE D'ÉTUDE *NOUS CONSTRUISONS DES*
MAISONS PASSIONNANTES
PRODUITE PAR LES BEAUX ARTS DE BOURGES,
EN PARTENARIAT AVEC LE FRAC CENTRE
EN COLLABORATION AVEC GUILLAUME
ETLINGER ET JÉRÔME VALTON.



**ENTRE RUINE ET MONUMENTALITÉ,
PROMENADE DANS TROIS PAYSAGES**

CHOISIS, 2013,
MÉMOIRE DE DNSEP, ÉDITÉ EN CINQ
EXEMPLAIRES.

TANGER MEDNE
 TIRHAINE CALHETTES:

Nous faisons demi-tour, ils ne sont plus derrière. La culture dérape sur les talloirs, le soléil est à présent sur mon visage. Retour au croisement, devant nous, cinq jantes. Il y a bien tout compris, ils en ont déduit qu'ils avaient pris la deuxième en partant de droite. Je passe ma tête à travers la fenêtre, cette odeur si particulière, le vent pousse mon bras tendu qui mène la carrosse du paysage vallonné. Nous les retrouvons plus loin, après tout je n'ai pas besoin de carte pour m'y retrouver dans mon quartier.



Notre logis du soir se dessine, je rentre sans frapper, et vois m'asseoir attendre un bol de thé au lait. Le rituel se répète, sous le goût du lait vanillé.



AVANT DE DORMIR ON ME PARLE EN l'espace de Mengzi, on m'explique, que dans la langue mengzi le mot au mot qui désigne



bonne limite, ce n'est pas un mot pour dire qu'on
peut aller jusqu'à l'infini. Il me parait d'une
bonne qui raconte une distinction entre les
mathématiques et les sciences.

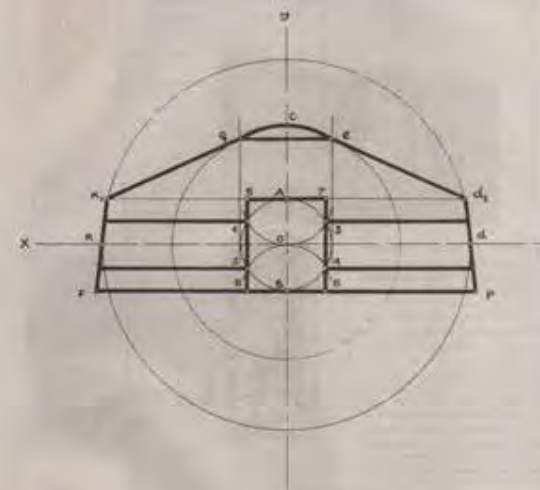
[illegible]

C'EST UN PETIT ATELIER À PORTÉE DE MAIN.

LA MENTURE EST LA, JUDICIEUSEMENT ACCRÉDITÉE à son patron, je m'empresse, d'écouter la corde pour défaire d'un seul coup ce qui se retient, passe et stagne sur une croûte et l'endosse. Le chère des directions se fait à moi, je m'adresse, observe à l'arrière l'attente et l'attente. Plusieurs fois je me retiens de me lever puis aller trop haut, le passage vital, j'ai peur de me perdre.

Je répondez alors à ce professeur qui me faisait que les hommes, contrairement à certaines personnes habitant un village, ne partent pas du bonnet-roi, en un mot pas à plus de trois, il y a toujours quelque chose devant soi, en tout, une fenêtre, une autre voiture, quelqu'un, alors que dans les steppes, la rue est libre, partie au plus loin, jusqu'à cette ligne, entre la terre et le ciel bleu.

EFFECTIVEMENT À CE MOMENT-LÀ, DEVANT MOI, IL N'Y A RIEN D'AUTRE QUE ÇA.



REPRÉSENTÉ PAR

Arnaud Deschin Galerie
16-18 rue des Cascades 75020 Paris
<http://www.arnauddeschingalerie.com/>
info@arnauddeschingalerie.com
+33 (0)6 75 67 20 96

ACTUALITÉS

NE FAUT-IL RÉCOLTER QUE CE QUE L'ON SÈME ?
Festival Hors-Pistes au Centre Pompidou
« La nation et ses fictions »
19.01 — 04.02.18
Une proposition de Camille Louis

PAR ÉCLAT ET PAR RICOCHET
Galerie de la Voûte, 42 rue de la Voûte, 75012 Paris.
25.01 — 17.02. 2018
Une proposition de Marie Gayet.
Avec les Artiste : Pauline Bazignan, Tiphaine Calmettes, Claire
Colin-Collin, Laurence De Leersnyder, Cléo Tabakian et Flora
Vachez

NOUS NE SOMMES PAS LE NOMBRE QUE NOUS CROYONS
ÊTRE
Bétonsalon Hors les murs, Cité Internationale des arts
18 rue de l'hôtel de ville 75004 PARIS
02.02 — 03.02.2018
Invitée par Maya Tounta à investir l'espace d'Otobong Nkanga.

Tiphaine Calmettes

Née le 13/10/1988

19 rue Charles V - 75004 PARIS

+33 6 70 11 66 95

tiphaine.calmettes@gmail.com

<http://tiphaine.calmettes.syntone.org/>

FORMATIONS

2013 DNSEP - Ecole Nationale Supérieure d'Art de Bourges
2011 DNAP - Ecole Nationale Supérieure d'Art de Bourges

Expositions

2018 - *La nation et ses fictions*, Festival Hors-Pistes au Centre Pompidou, Paris
proposition de Camille Louis
- *Par éclat et par ricochet*, Galerie de la Voûte, Paris
commissariat : Marie Gayet.
- *Nous ne sommes pas le nombre que nous croyons être*
Bétonsalon Hors les murs, Cité Internationale des arts, Paris
Invitée par Maya Tounta à investir l'espace d'Otobong Nkanga.

2017 - *Sur Rendez-vous*, Arnaud Deschin galerie, Paris
- *Les mains baladeuses*, Arnaud Deschin galerie, Paris - solo show
Avec le soutien aux galeries / première exposition du CNAP
- *Décomposition d'une maison*, 116, Montreuil
commissariat : Céline Poulain - Septembre
- *Acte I - Pourparlers et autres manipulations*, DOC, PARIS
commissariat : Clotilde Bergemer & Licia Demuro - juillet
- *Astragals*, Phoinix, Bratislava - solo show
- *Le 6b dessine son salon*, Le 6b, St Denis,
commissariat Claire Louna et Marie Gautier

2016 - *Walipini*, L'agence, Paris
- *L'objet Photographique*, Galerie IMMIX, Paris
- *Vente aux enchères*, 61e Salon de Montrouge
- *Collection type #5*, curateur Arnaud Deschin, YIA Art Fair
Carreau du temple, Paris
- *Berlin Est*, Arnaud Deschin galerie, Paris
- *61e Salon de Montrouge*, commissariat AMI BARAK et Marie Gautier
- *Do Disturb* (avec L'intercalaire), Palais de Tokyo, Paris

2013 - *Plus jamais seul*, Galerie Standards, Rennes.

2011 - *John Doe*, exposition curaté par Alberto Garcia Del Castillo,
Emmetrop, Bourges.
- *Ne jamais remettre à demain ce que l'on peut faire à une seule*, sur une invitation de Julien Nedelec, 30 artistes
pour une exposition de dessin à la Graineterie à Houilles
en partenariat avec Drawing Now Paris.
- Art Camp 2011 International Exhibition, Mongolie.

Résidences / Workshops

- 2017 - The Spure, Sputnik Oz, Bratislava
- 2016 - Participation à l'académie vivante avec Otobong Nkanga à Betonsalon, Paris
- Workshop Bricologie, La Villa Arson, Nice
- 2014 / 15 - Coopérative de Recherche, ESACM, Clermont-Ferrand
- 2011 - Art Camp 2011 avec le collectif Blue Sun, Mongolie.

Publications

- 2014 / - - Membre du comité de rédaction de *Mouvement*.
- 2015 - *La Pelote et la Trame*, Coopérative de recherche, ESACM
- 2012 - *Erut Cethicra* en collaboration avec Guillaume Ettlinger et Jérôme Valton en relation avec l'exposition *Nous construisons des maisons passionnantes*.
- Publication de *Tenger Medne* à propos de mon voyage en Mongolie dans la revue *YEAR* #2.

Commissariats

- 2013 - *CDD - Le festin*, restaurant éphémère du 5 au 25 août à Paris en collaboration avec Baptiste Brévar.
- 2012 - Commissariat de la journée d'étude *Nous construisons des maisons passionnantes* avec la présence de Gian Piero Frassinelli de Supertudio avec Guillaume Ettlinger et Jérôme Valton à la Box, en partenariat avec le FRAC Centre.

Presse

- 2018 - Art press n°452, février 2018
Introducing by Alain Berland
- Pensées sauvages, Anne-Charlotte Fraisse, février 2018
- 2017 - Le Quotidien de l'art, novembre 2017
- Paul Ardenne, micro-trottoir, octobre 2017
- Texte Camille Paulhan
- ensa-bourges.fr, octobre 2017
- unidivers.fr, septembre 2017
- telerama.fr, septembre 2017
- connaissancesdesarts.com, septembre 2017
- paris-art.com, septembre 2017
- Géraldine Postel, A Shaded View On Fashion, septembre 2017
- Technikart, septembre 2017



Tiphaine Calmettes est une activiste sensible. Ses gestes sculpturaux et culinaires sont liés à la crise écologique. Le festival Hors Pistes, au Centre Pompidou, l'a invitée à sa 13^e édition, qui se tient jusqu'au 17 février 2018.

INTRODUCING

TIPHAINE CALMETTES

Alain Berland

■ Le 6 octobre 2017, une quinzaine d'invités était conviée à un dîner végétal très particulier. Au menu : de l'humus d'automne en croûte, de la pluie d'herbe sur lit de pin, de la purée de châtaignes et des éclats de noisettes torréfiées cuites en croûte de sel, du jus d'origan et bien d'autres plats inhabituels. Le temps d'une soirée, une étrange table, en béton et métal, sur tréteaux, couverte en partie de lichens et de mousse, était dressée dans l'espace de la galerie Arnaud Deschin à Paris. Les convives, mi-amusés, mi-inquiets, se régalaient de végétaux sauvages pendant que l'hôtesse, Tiphaine Calmettes, faisait la lecture entre chaque plat, mêlant ses propres mots aux textes de W. G. Sebald, Muriel Pic,

George Oxley, ou encore à celui d'un manuel de composition florale japonaise.

IMPACT ÉCOLOGIQUE

L'intégralité des ingrédients de cet étrange repas avait été cueilli par l'artiste avec le botaniste Christophe de Hody, dans les friches et les espaces verts de Paris et de ses environs ; les plantes provenaient du bois de Boulogne, l'arnoise et la laitue vireuse émanaient de Vincennes. La cueillette avait été longue mais fructueuse et les ingrédients lavés avec soin à l'aide de nombreux bains de vinaigre blanc pour éliminer les saletés potentielles : pollution, urine, etc. Cinq jours avaient été nécessaires pour donner à la cheffe Virginie Galan la possibilité de réaliser ce menu gastronomique. Tout en dégustant les mets, on se remémorait l'optimiste documentaire éco-

logique réalisé par Cyril Dion et Mélanie Laurent, intitulé *Demain*. Dans l'une de ses séquences filmées à la D-Town Farm, l'une des 1 600 fermes urbaines de Détroit conçues pour produire de la biodiversité en ville, le jardinier expliquait qu'aux États-Unis la nourriture parcourt en moyenne 2 400 kilomètres entre le lieu où elle est cultivée et celui où elle est consommée, et qu'en conséquence l'impact écologique est phénoménal. À Paris, le repas en circuit court, comme on le qualifie en économie, de plantes de Tiphaine Calmettes pouvait suggérer une solution à ce désastre. Pourtant, l'artiste citait davantage *Dead Cities* (1), le remarquable essai de Mike Davis qui étudie les interactions que la ville entretient avec la nature. L'auteur y rappelle que, d'après les chercheurs de la célèbre revue *New Scientist*, les herbes parviendraient à conquérir en

Lecture gustative. 2017. (Tous les visuels/all images : Court. galerie Arnaud Deschin, Paris). "Gustatory reading"



moins de cinq ans les espaces ouverts et les artères de la ville de Londres, si les humains n'y étaient plus présents. Un autre chapitre fait un focus sur l'après-guerre à Berlin : une histoire un peu oubliée en cette période de prospérité allemande. Il rappelle les hivers en proie à la famine de 1945 à 1949. Ces moments où les Berlinoises, pour se nourrir, devinrent des experts de la flore comestible grâce aux amas de la ville en ruine qui permirent à des plantes inhabituelles de croître spontanément.

VISÉE OPTIMISTE

Cette conscience des rapports spécifiques entre architecture et nourriture conduit Tiphaine Calmettes à éditer un mémoire intitulé *Entre ruine et monumentalité* (2013) dès son diplôme obtenu à l'école d'art de Bourges. Dans la foulée, elle organise à Paris, durant tout le mois d'août de la même année, un premier projet artistique « cuisiné ». Un restaurant éphémère où, trois fois par semaine, des expériences culinaires sont proposées avec de nombreux invités, tels que Pauline Toyer ou Laurent Tixador. Une aventure qui n'est pas sans rappeler celle du restaurant Spoerri, ouvert en 1968 à Düsseldorf, où l'on servait des escalopes de python et des omelettes de fourmis grillées. Cependant, si la réflexion sur la ruine est tout aussi présente dans le restaurant allemand, puisque les reliefs des repas précédents sont accrochés au mur, on notera, avec Maurice Fréchuret, que la « manière

d'opérer de Daniel Spoerri relève des techniques des fouilleurs qui s'appliquent à restituer, via les objets trouvés, l'histoire d'un lieu et celle des hommes qui l'ont fréquenté (2) ». Tandis que Tiphaine Calmettes, et c'est là où se situe son originalité, n'utilise pas le passé pour le documenter, le glorifier ou faire son fonds de commerce d'un devenir tragique de la planète. Paradoxalement, la ruine, les fragments architecturaux, les repas, l'ensemble des gestes artistiques n'interrogent pas le passé ou le présent, ils se préoccupent du futur. Si les chemins de traverses de l'artiste l'ont conduit à produire des œuvres qui s'inspirent de l'arpentage des zones urbaines, c'est dans une visée optimiste qui interroge, sans autorité, les rapports que nous entretenons avec le progrès, la science, la modernité. C'est pourquoi *les Silhouettes* (2017), fragments d'architectures faits de béton et couverts de mousses, lichens, champignons, peuvent servir de tables ou qu'un rideau, *Dormance* (2017) peut, dans certaines conditions, se mettre à germer. C'est aussi la raison pour laquelle les ressources naturelles négligées renouvellent, dans les rituels mis en scène par l'artiste, nos modes de perception et, en conséquence, notre sensibilité, pour pouvoir répondre aux nécessités de demain. Des œuvres à l'activisme sensible, à l'exemple de *Nendo Dango* (2017), un ensemble de moulages en terre glaise de la main fermée de l'artiste qui contient des graines dissimulées,

« Les mains baladeuses », « Les silhouettes », 2017. Béton, métal, mousses végétales, lichens, champignons. 120 x 60 x 60 cm. (Ph. R. Darnaud). Concrete, metal, moss, lichen, fungi.

Les objets sont d'émouvantes sculptures anthropomorphiques mais, une fois plantés dans le sol, ils s'y délient avec les pluies et deviennent de nouvelles plantes. ■

(1) *Dead Cities*, Les Prairies ordinaires, 2009. Traduit par Maxime Boidy et Stéphane Roth.
(2) *Hors d'œuvres : ordre et désordre de la nourriture*, CAPC, 2004. Page éditions.

Alain Berland a été programmeur pour les arts visuels au Collège des Bernardins, Paris, où il a été commissaire de l'exposition collective *Des hommes, des mondes* en 2014. Il est actuellement commissaire pour les arts visuels au Théâtre Nanterre-Amandiers.

Tiphaine Calmettes

Née en 1988
Vit et travaille / lives in à Paris
Expositions personnelles récentes / Recent solo shows : 2017 Galerie Arnaud Deschin, Paris
Expositions de groupe récentes / Recent group shows : *Décomposition d'une maison*, Centre Tignoux d'art contemporain, Montreuil
Festival Hors Pistes, *La Nation et ses fictions*, Centre Pompidou, Paris, 19 janvier - 4 février 2018
Par éclats et par ricochets, Galerie de la Voûte, Paris, 26 janvier - 17 février 2018

Tiphaine Calmettes produces sculptural and culinary performances that rethink the relationships between territories and resources, inventing new modes of sensitivity for a time of ecological crisis. Her work is on view at the thirteenth Hors Pistes festival (Pompidou Center), through February 17, 2018.

On October 6, 2017, fifteen guests were invited to share a special vegan menu including autumn humus en croûte, sprinkled herbs on a bed of pine, chestnut purée with glistered roasted hazelnuts in a salt crust, oregano juice and other unusual fare. A table made of concrete and metal set on sawhorses, partly covered with lichens and moss, was assembled in the Arnaud Deschin gallery, Paris. The half amused and half worried guests feasted on wild plants while the hostess, Tiphaine Calmettes, gave a reading between each course, mixing her own texts with others by W. G. Sebald, Muriel Pic and George Oxley, plus a Japanese ikebana manual. All the ingredients for this meal were gathered by the artist and botanist Christophe de Hody in empty lots and parks in Paris and environs. The plants came from the Bois de Boulogne, the mugwort and wild lettuce from the Bois de Vincennes in a protracted but fruitful harvest. Ingredients were carefully, repea-



« Les mains baladeuses », « Nendo dango », 2017. Argile crue, terreaux, graines de lentilles et tournesol. 10 x 20 x 8 cm. Clay, compost, lentil and sunflower seeds.

tedly washed with white vinegar to eliminate potential yuck such as pollution and urine. It took five days to provide chef Virginie Galan with the ingredients needed to produce this gastronomic meal.

ENVIRONMENTAL IMPACT

While enjoying these dishes, what came to mind was an environmentally-aware, optimistic documentary by Cyril Dion and Mélanie Laurent, *Demain*. In one segment, shot at Detroit's D-Town Farm, one of 1,600 urban farms promoting biodiversity within that city, a gardener explained that in the U.S. food travels an average of 2,400 kilometers between where it's grown and where it's consumed, with dire environmental consequences. In Paris, local food distribution networks such as Calmettes's indicate a possible solution. She likes to quote *Dead Cities*, (1) a remarkable study of the relations between cities and nature by Mike Davis. He writes that according to research published in *New Scientist*, after less than five years of human absence weeds would take over all London's open spaces and roadways. Another chapter examines the winters of near famine from 1945 to 1949 in Berlin, a period rather forgotten by

prosperous Germany. To feed themselves, Berliners became experts on the edible plants that flourished in the city's ruins.

AN OPTIMISTIC OUTLOOK

This awareness of the relationship between architecture and food led Calmettes to publish her thesis *Entre ruine et monumentalité* (2013) after graduating from the Bourges art school. Her first art project, *Cuisiné*, was a pop-up restaurant open three times a week in August that same year. Guests such as Pauline Toyer and Laurent Tixador were invited to share the culinary experiences. This venture recalled the 1968 Spoerri restaurant in Düsseldorf, which served scalloped python and grilled-ant omelets. But if the German restaurant, with reliefs of the remains of previous meals hanging on the wall, shared the core concept of ruins with its French counterpart, there was a difference: as Maurice Fréchuret remarks, "Daniel Spoerri's operating procedures uses the techniques employed in an archaeological dig whose purpose is to use found objects to reconstitute the history of a site and its human occupants," (2) while Calmettes, in contrast, does not document or glorify the past, nor build her brand on predictions of the planet's tragic future. What makes her approach unique is, that paradoxically, her architectural fragments and meals and her performance elements in general do not interrogate the past or the present; rather, her concerns lie with the future. Inspired by urban off-piste explorations, her approach is basically optimistic as she interrogates our relations with progress, science and modernity. This is evident in *Silhouettes* (2017), fragments of moss-covered concrete structural elements that can serve as tables or a curtain, and *Dormance* (2017), a piece that can begin to germinate under certain conditions. This is why the neglected natural resources she uses in her rituals can renew our modes of perception, and, consequently, our sensibility, making us better able to respond to the needs of tomorrow. One of her activist works is *Nendo Dango* (2017), a set of clay casts of the artist's closed hand holding unseen grains. These objects are moving anthropomorphic sculptures that, once planted in the ground, crumble under the rain and become new plants. ■

Translation, L-S Torgoff

(1) Mike Davis, *Dead Cities*, The New Press, 2012.
(2) *Hors d'œuvres : ordre et désordre de la nourriture*, CAPC, Page éditions, 2004.

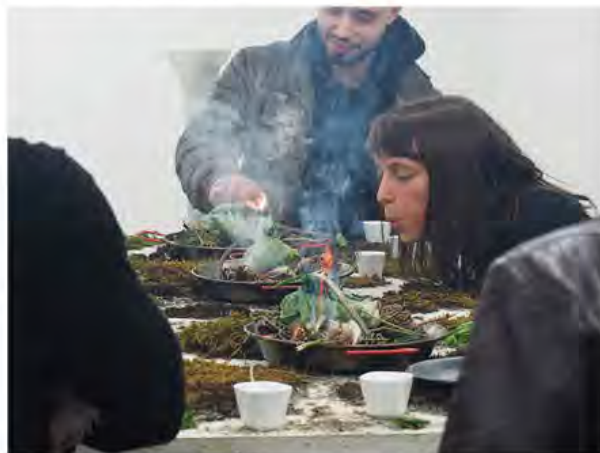
Alain Berland curated the 2014 group show *Des hommes, des mondes* at the Collège des Bernardins, Paris. He is also a visual arts curator at the Théâtre Nanterre-Amandiers.

Les Herbes Folles de Tiphaine Calmettes

Par Pedro Morais

Avec ses repas de plantes sauvages et ses sculptures intégrant le vivant, Tiphaine Calmettes fait partie d'une génération d'artistes qui ne dissocie pas la réinvention des cadres de l'art et des modes de vie. Suite à sa participation au Salon de Montrouge en 2016, elle vient d'exposer à la galerie Arnaud Deschin à Paris. A l'invitation de la curatrice Céline Poulin, son travail est présenté jusqu'en décembre au 116 / centre Tignous d'art contemporain à Montreuil.

Comment expliquer la persistance d'innombrables expositions autour de la notion de « paysage » au moment où les débats font rage pour sortir d'une vision anthropocentrique du monde dans laquelle l'être humain est la mesure de toute chose et vaut comme unique fin en soi ? Car si le « paysage » induit une centralité imposée du regard humain sur la nature, les discussions dans le champ des sciences sociales en sont déjà clairement à défendre un écocentrisme, établissant des rapports de partenariat entre les humains et les non humains et mettant l'accent sur l'interdépendance entre espèces et écosystèmes. Très discuté dans le milieu de l'art, *Contre l'Anthropocène*, 2017, de T. J. Demos dénonce la manière dont ce concept peut faire écran aux intérêts néolibéraux. S'inscrivant dans ce débat, Tiphaine Calmettes refuse le dualisme société / nature, ou formellement, celui entre la géométrie et l'organique. Partant de l'observation d'un cactus, elle s'emploie à réorganiser



« Lecture gustative » organisée par Tiphaine Calmettes lors de la Nuit Blanche, le 7 octobre, avec la Chef Virginie Galan. © Centre Tignous d'art contemporain, Montreuil.

sa « géométrie interne » : ses piques sont coupées et recollées pour former un dôme géodésique, évoquant Richard Buckminster Fuller, gourou des communautés alternatives des années 1960-1970, lui-même inspiré de la géométrie naturelle de l'univers. Elle expose d'ailleurs une pierre brute produisant l'illusion d'une ombre parfaitement géométrique. Sa rencontre avec Gian Piero Frassinelli (du groupe d'architectes utopistes

Vue de l'exposition personnelle de Tiphaine Calmettes « Les mains baladeuses », à la galerie Arnaud Deschin, Paris. Photo Romain Darnaud, 2017 / Courtesy Arnaud Deschin galerie, Paris.

l...

LES HERBES FOLLES DE TIPHAINÉ CALMETTES

SUITE DE LA PAGE 08 Superstudio) marque sa pensée sculpturale :

« Il refusait ce désir obstiné des humains à vouloir laisser des ruines partout, en proposant des constructions enterrées ou des « monuments continus » », se souvient-elle. L'artiste se rend alors en Mongolie, cherchant une issue au binarisme sédentaire / nomade : évoquant le Land art, sa photographie d'un cercle de terre battue au beau milieu de la steppe s'avère être la trace d'une yourte. « Je suis sans doute plus intéressée par les architectures éphémères que par la pratique du Land art », ajoute-elle. Et de poursuivre : « je menais une réflexion sur la fabrication des ruines, cet état intermédiaire évoqué à la fois par Robert Smithson avec ses « ruines à l'envers » (un chantier interrompu, par exemple) ou par Alberto Burri et son recouvrement de ruines qui tombent à leur tour en ruine (le quartier de blocs en béton créé suite à un tremblement de terre en Sicile). Il y a chez les deux ce potentiel d'un devenir chaotique, assumant l'entropie inhérente à toute construction ». Tiphaine expose des photos de terrains brûlés (traces d'une pratique agricole de fertilisation par les cendres entre les cycles des cultures) d'où s'extraient littéralement des champignons. « Quelle est l'utilité à refaire ou à déplacer des formes qui existent déjà dans leur singularité hors du contexte de l'art ? Je cherche avant tout à introduire du vivant, du mouvement, dans chaque chose que je fais », enchaîne l'artiste. À l'image de toute une génération actuelle d'artistes, d'Hélène Bertin à Susan Cianciolo, ce désir de réinventer les cadres de l'art est inséparable d'un mode de vie. Évoquant le mythique restaurant Food de Gordon Matta Clark à New York, Tiphaine Calmettes a investi un restaurant à Paris le temps d'un été, invitant des artistes à proposer des repas-performances, et propose désormais des repas de plantes sauvages avec la chef Virginie Galland. « Dans son récit d'anticipation *Dead Cities*, Mike Davis décrit le Berlin en ruines de l'après-guerre où les habitants cherchent des plantes comestibles. Cela rejoint une réflexion sur l'autonomie alimentaire en ville, les friches cultivables et la nécessité pour l'industrie alimentaire de bannir ces herbes rudérales de l'alimentation, qui ressurgissent toujours en périodes de crise. J'ai rencontré le botaniste Christophe de Hody qui organise des cueillettes collectives à Paris pour enseigner à distinguer les plantes comestibles et médicinales ». L'artiste fabrique des mains en terre crue en y plaçant des graines : des poings de résistance qui font écho aux bombes de semences lancées par le mouvement *Guerrilla Gardening* pour végétaliser l'espace urbain. D'ailleurs, ses dernières sculptures en béton inspirées de maquettes architecturales ont été inséminées de mousses qui s'y développent un écosystème. Une tour de refroidissement nucléaire évoque la ville de Tchernobyl recouverte par la végétation. « Chez l'écrivain W. G. Sebald, les traces du passé fonctionnent comme des indices du futur : la vie des objets et la persistance des images fabriquent des récits d'une manière analogue aux arts divinatoires », conclut Tiphaine Calmettes. « Est-ce que l'architecture d'aujourd'hui n'est que le support de la nature de demain ? »



Entre la terre brûlée, 2015, photographie contrecollée sur carton, plume, pleurotes, cadre en bois, 39 X 28 x 13 cm. Courtesy de l'artiste.

DÉCOMPOSITION D'UNE MAISON, jusqu'au 16 décembre, centre Tignous d'Art Contemporain, 116 rue de Paris, 93 100 Montreuil, tél. 01 71 89 28 00, <http://www.montreuil.fr/centretignousd'artcontemporain/>



Octobre 2017

Tiphaine Calmettes, « Les Mains Baladeuses »

Une histoire personnelle d'indigestion a conduit l'artiste à enquêter sur la nutrition alternative au cours de laquelle il a rassemblé de nombreuses plantes sauvages et graines comestibles. Il semblerait que ces « mauvaises herbes » aient été volontairement exclues de la mémoire collective dans le but de servir les intérêts de l'économie. Afin de créer ses herbiers futuristes, Calmettes dispose de la mousse et des champignons sur des maquettes architecturales. Une partie importante de son travail consiste également à cuisiner, avec l'aide d'un Chef, ces fameuses cueillettes.

Photo : Sumesh Sharma...

Informations pratiques

**Tiphaine Calmettes / Les Mains
Baladeuses**

jusqu'au 28 octobre 2017

Galerie Arnaud Deschin

16-18 rue des Cascades

75020 Paris

06 75 67 20 96